

7-11 Janvier 1945 – DEFENSE DE STRASBOURG

Bataille pour Obenheim : le sacrifice du B.M. 24

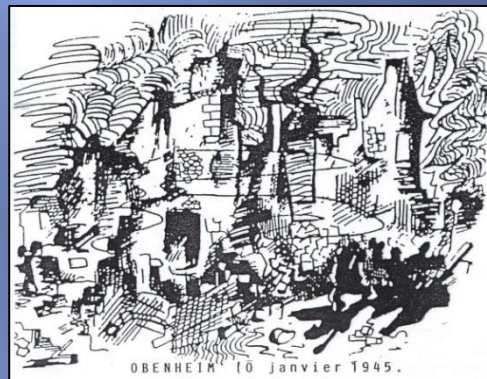
Depuis le 1^{er} janvier 1945, la 1^{ère} D.F.L. a relevé en Alsace la 2^{ème} D.B. repartie de toute urgence en Lorraine. Le Bataillon de Marche 24, en avant du secteur défensif de la 1^{ère} D.F.L. étiré sur 52 km, est en place entre le Rhin et le canal du Rhône au Rhin. Obenheim, à 25 km au Sud de Strasbourg est son réduit principal ; Boofzheim, Rhinau et Friesenheim, ses avant-postes. Le 7 janvier, le village d'Obenheim - libéré le 30 novembre 1944 par le sous-groupement Quilichini (2^{ème} D.B.) - est tenu par l'infanterie du B.M. 24, une C.C.A. de 8 antichars, quelques éléments du Génie et une quinzaine d'Artilleurs du 1^{er} R.A. qui assurent la liaison à partir des observatoires d'Obenheim, Boofzheim et Rhinau. Anomalie flagrante, les positions sont adaptées pour une Division Blindée, pas pour de l'Infanterie. Il faudrait reculer toutes les unités derrière l'Ill, défense naturelle et unique. Mais le Maréchal de Lattre ne veut pas abandonner les villages libérés...



Général GARBAY
Commandant la 1^{ère} D.F.L.

SOMMAIRE

- 2 - Chronologie de la bataille
- 5 - Rapport allemand
- 7 à 30 - TEMOIGNAGES
- 31 - Je me souviens..
- 33 - Mémoire d'un Bataillon...
- 34 - Fondation B.M.24-Obenheim
- 35 - Paroles des Généraux Garbay et Leclerc
- 36 - Chemins de mémoire
- 37- Bibliographie



Pierre MESSMER,

Ancien Premier Ministre, Ancien Ministre de La Défense

LES DEFENSEURS D'OBENHEIM ONT SAUVÉ STRASBOURG

« Ils venaient de loin, de la Côte des Somalis, que le Général Legentilhomme avait, mais en vain, tenté de rallier à la France Libre dès 1940.

Jusqu'en novembre 1942, ils étaient demeurés les otages des autorités locales, fidèles à Vichy.

Après le débarquement allié en Afrique du Nord, le Lieutenant-colonel Raynal avait enfin réussi à faire passer Djibouti sous l'autorité du Général de Gaulle et les tirailleurs du Commandant Dulbecco s'en étaient allés rejoindre la 1^{ère} D.F.L.

Au camp de Tahaq, entre Le Caire et Ismaïlia, le B.T.S. 4 devint B.M. 24 et changea à la fois de Chef (Coffinier, puis Sambron remplacèrent Dulbecco) et d'effectifs : éloignés de leur pays Mossi depuis quatre ans, les tirailleurs sénégalais cédaient la place au groupe nomade du Tchad, qui avait pris part aux campagnes du Fezzan et de Tunisie avec la colonne Leclerc.

La mue fut achevée à la fin de 1943 et le B.M. 24 montrera une belle ardeur en Italie (52 tués, 165 blessés entre le 8 mai et le 21 juin 1944).

Sur une lancée aussi prometteuse, les hommes de Sambron ne pouvaient que faire des étincelles au cours de la campagne de France ! Ils s'illustrèrent à Hyères, à Toulon, puis dans les Vosges avant le coup d'éclat d'Obenheim qui entraîna leur quasi anéantissement en même temps qu'il leur assurait la gratitude et l'admiration de la France.

En trois jours en janvier 1945, alors que la contre-attaque de von Rundstedt amenait le commandement allié à envisager un repli sur la crête des Vosges, le B.M. 24 résistera avec un incroyable courage aux assauts de la 198^e Division allemande, bien décidée à reprendre Strasbourg.

Ce fut le B.M. 24 - à nouveau commandé par Coffinier - qui, avec le B.I.M.P., héritier du légendaire Bataillon du Pacifique, stoppa un ennemi surarmé et surexcité. Aux Allemands qui Leur criaient de se rendre, les 772 défenseurs d'Obenheim opposeront, trois jours et trois nuits durant, le feu de leurs mortiers et de leurs rocket guns. Au soir du 10 janvier 1945, 760 Français étaient hors de combat : morts, blessés ou prisonniers. Mais la ligne de l'Ill était renforcée et Strasbourg définitivement sauvée.

« Le sacrifice du B.M. 24 n'aura pas été vain, écrit le Général de Lattre dans son Histoire de la Première Armée Française, car, par leur résistance héroïque, Coffinier et ses hommes ont brisé l'élan de la 198^e ID...

On peut saluer le fanion du B.M.24, l'ancien Bataillon de Djibouti : les défenseurs d'Obenheim l'ont nimbé de gloire ».

OBNHEIM : le sacrifice du B.M. 24

CHRONOLOGIE DE LA BATAILLE POUR OBNHEIM

Dès le 7 janvier, à l'entrée de FRIESENHEIM, un violent tir des forteresses allemandes se déclenche, des obus de fort calibre tombent.

Vers 7h du matin, les observateurs du clocher de l'église protestante d'OBNHEIM voient bouger, dans la plaine enneigée, des formes étranges.

Ce sont « des Allemands tout de blanc vêtus, drap et cagoule, qui avancent comme une migration de fourmis ». Les chars défilent à l'Ouest du canal du Rhône au Rhin.

Le sol gelé facilite leur progression.

L'écluse n° 75 est attaquée et perdue. Les sections de FRIESENHEIM et de RHINAU se replient sur BOOFZHEIM.

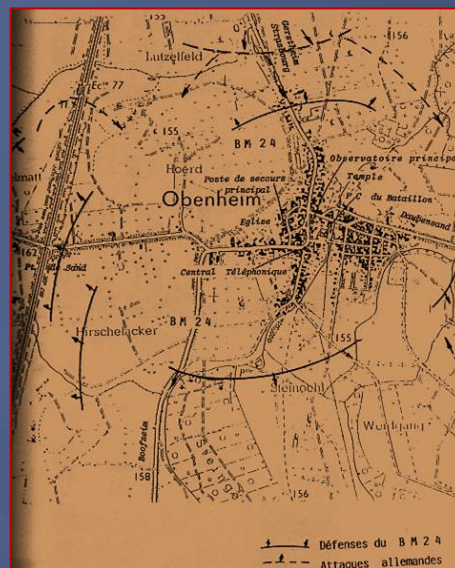
Vers 8h, contournant OBNHEIM par l'Ouest au-delà du canal, une compagnie S.S. attaque l'écluse n° 76. La section ARRIGHI de la 2^{ème} Compagnie du B.M. 24 contre-attaque, mais l'ennemi, à coup de 88 et de mitrailleuses interdit la reprise.

Après avoir percé les premières lignes défensives françaises, les S.S. attaquent par surprise les positions à l'avant du pont du canal à OBNHEIM. En dépit de sa supériorité numérique, en l'espace d'une heure, la compagnie allemande est décimée. Mais, de nouvelles vagues de troupes d'assauts allemandes arrivent en renfort quelques minutes plus tard et le combat reprend avec acharnement.

Vers 11h, on compte un mort et onze blessés du côté français, trois armes automatiques sur cinq sont rendues inutilisables. Cependant, la violence de l'attaque allemande semble brisée, car un certain flottement se manifeste dans les rangs de l'ennemi.

Des chars *Tigre* surgissent et font feu de toutes leurs pièces. L'ordre est de tenir le pont coûte que coûte le temps nécessaire pour le faire sauter. C'est sous ce déluge de feu et de fer que les blessés sont évacués.

L'ennemi est retardé au moyen de grenades à main. Le pont saute entraînant avec lui le char *Tigre* qui le traversait, empêchant le reste d'avancer vers OBNHEIM.



Source : André Sébart

A la demande du Commandant COFFINIER, Commandant du B.M. 24, contact est pris avec la Brigade Alsace-Lorraine à GERSTHEIM pour les relier par téléphone au poste de commande d'OBNHEIM. L'officier répond qu'il n'en a pas besoin. Plus tard, dans la nuit du 8 au 9, ils ont rejoint PLOBSHEIM.



Cdt Pierre COFFINIER

Le 8 Janvier vers 14h, le B.M. 24 est coupé de ses arrières et les 88 commencent à pleuvoir sur OBNHEIM.

La maison du central téléphonique est détruite comme beaucoup d'autres. Toute la journée, les observateurs scrutant l'Ouest ne voient défiler que chars et engins allemands.

Une tentative pour rompre notre isolement échoue.

OBNHEIM : le sacrifice du B.M. 24

Les Allemands sont stoppés à KRAFFT par le B.M. 21, le GENIE faisant sauter le pont du canal Rhône au Rhin et du canal de décharge de l'ILL. C'était la dernière voie d'accès à STRASBOURG.



A la mitrailleuse, Michel THIBAUT qui faisait partie du second groupe de 60 personnes qui réussit à sortir d'Obenheim après la reddition

Le repli derrière l'ILL s'impose, mais la 1^{ère} Armée intervient et ordonne de «résister partout sur place». En fin de journée, une division allemande se trouve devant OBNHEIM.

Une patrouille de 50 Allemands apparaît au Sud d'OBNHEIM, dans la bretelle boisée de DAUBENSAND couvrant la route qui va au carrefour central d'OBNHEIM. DAUBENSAND est occupé.

Au soir du 8 janvier, le B.M. 24 sent que l'étreinte se resserre sur lui. Les patrouilles ont déjà reconnu les contours des positions ennemies.

A 20h, la division demande au B.M.24 de profiter de la nuit pour évacuer BOOFZHEIM afin de se replier sur OBNHEIM.

Un ordre formel du 2^{ème} corps d'armée suspend l'ordre de repli, la 1^{ère} D.F.L. a même l'ordre de regagner le terrain perdu, SANS ESPRIT DE RECUL. L'évacuation de BOOFZHEIM aura quand même lieu le 9 janvier à 2h du matin.

Obenheim, poste avancé Nord

« 15 h ... Deux coups de feu aux premières maisons. Un coureur arrive : « Une colonne allemande arrive, 300 fantassins environ, mortiers en action. » Les mitrailleuses crépissent, les Allemands gueulent de douleur et de rage. Tout à coup des moteurs ronflent. Amis ou ennemis ? L'ordonnance annonce : « Regardez, ce sont les auto mitrailleuses des Fusiliers Marins ». Déception : ce sont les Allemand avec leurs 75. Deux coups de canon et une maison flambe à la lisière Nord. C'est le P.A. du Lieutenant GRANIER qui fait replier les hommes et qui arrive le dernier sous le feu de deux ou trois mitraillettes. L'encerclement commence. Un char dépasse le cimetière de l'Est, dépasse notre Point d'Appui. L'Aspirant prend le bazooka, veut traverser le jardin, mais y renonce devant le mur des traceuses qui le barre ». (témoignage anonyme)

La jeep de reconnaissance a été mitraillée en traversant la forêt, une balle transperçant la capote du chauffeur.

Le message transmis au poste de commandement de BOOFZHEIM, « le bout de sac est bien arrivé », lui indique la possibilité de passage.

Avant le repli, le pont sur le canal entre BOOFZHEIM et HERBSHEIM est détruit.



Chenillette Half-Track des marsouins dans une rue d'Obenheim – Col. Alexandre Guérin

Le 9 janvier, une troisième opération est montée pour ouvrir une brèche dans les lignes allemandes et dégager le B.M. 24.

Bien qu'exact au rendez-vous, le secours n'a pu arriver.

La nuit venue, on décroche à grand peine.

L'ennemi inonde de tracts demandant la reddition du Bataillon.

Les munitions et les médicaments commencent à faire défaut. Le Commandant demande du ravitaillement par avion.



GENIE - Du 4 au 18 Janvier, les 3 compagnies du 1^{er} Bataillon du Génie de la 1^{ère} D.F.L. renforcent les obstacles dans la plaine d'Alsace, de nuit comme de jour, dans la neige, par un froid atteignant -15°:

- Armement et garde des 28 dispositifs de destruction de la série minimum, préparation d'autres destructions.
- Pose de plusieurs milliers de mines Antichars qui ne peuvent être enfouies dans le sol gelé en surface mais seulement dissimulées dans la neige épaisse.
- Ouverture d'itinéraires de repli pour les unités assiégées entre le RHIN et l'ILL, autour d'OBNHEIM, puis destruction des ponts de KRAFFT, SAND et BENFELD, et des passerelles, après le passage des éléments qui parviennent à se replier.

O BENHEIM : le sacrifice du B.M. 24



Toute la nuit du 9 au 10, l'artillerie bombarde O BENHEIM.

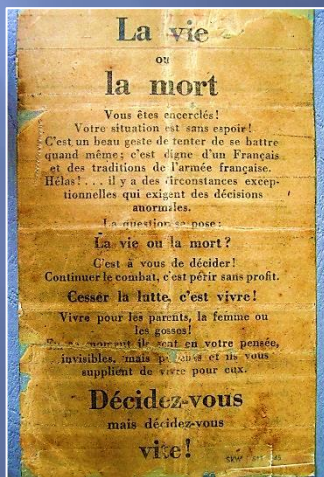
Le 10 à 7h30, les auto-moteurs tirent, puis le bombardement reprend et devient général et infernal. Le village fume sous les explosions de mortiers, canons de tous calibres, chars, et *Nebelwerfer*.

Des gerbes noires et des flammes montent dans le ciel. C'est un déluge de fer et de feu.

Un peu avant 10h, les tirs cessent.

Deux avions passent et sèment des tracts, puis dans un silence inaccoutumé, on téléphone au poste de commandement que sur la route de BOOFZHEIM s'avancent deux Allemands portant un immense drapeau blanc.

Le Capitaine JOUBE se charge de les faire déguerpir au pas de course.



Les bombardements reprennent et ne cessent que vers 14h, lorsque les avions survolent le village pour le parachutage des vivres, munitions et médicaments. Les maraudeurs ont largué 72 containers dont beaucoup sont tombés aux mains des Allemands tant l'étau était serré.



La récupération de quelques containers, a permis d'avoir des rations K et C pour deux jours.

Une heure après a eu lieu un deuxième parachutage, et c'est avec la même lenteur que le vent entraîne le tout vers les lignes allemandes.

A peine le dernier avion disparu, les Allemands arrosent le village d'un feu nourri. Les Français essaient d'atteindre les containers tombés dans le no man's land afin de récupérer les munitions les plus précieuses. La récolte est maigre, juste de quoi assurer une heure de combat.

De nombreux véhicules du Bataillon sont hors d'usage, dix fusils mitrailleurs, huit mitrailleuses de 7,62, six de 12,7 et deux canons de 57.

A 16 h, un peu partout, les maisons brûlent, le bétail jonche le sol. Les tanks investissent le village, et cernent les derniers points de résistance. Les coloniaux n'ont plus que leurs fusils ...

Une quarantaine d'hommes est retranchée dans le presbytère. Au 1^{er} étage, Camille CUNIN tire au bazooka sur un char *Tigre*, sans succès. Agacé, un char *Panther* oriente sa tourelle vers le bâtiment. 2 obus dévastent le sous-sol, tuant 17 français. Les quelques survivants dont CUNIN sont tous blessés. Ils sont faits prisonniers.

A ces chars, les hommes du B.M.24 n'ont rien d'autre à opposer. Pourtant les Français se battent encore, sans mitrailleuses, sans F.M. Chaque point d'appui isolé, chaque homme, seul, se débat dans la nuit.

O BENHEIM : le sacrifice du B.M. 24



La Mairie P.C. avant l'attaque

Vers 21h, dans le poste de commandement installé à la Mairie, le Commandant est entouré d'un noyau symbolique.

Le Lieutenant GRANIER se charge du fanion du Bataillon, ce bout d'étoffe bleue qui représente tant de choses, avec ses couleurs passées et son éclat d'obus reçu à RONCHAMP. Il le glisse sous sa capote et part en direction d'une maison du village pour le confier à Monsieur Gerber.

Les maisons alsaciennes flambent, illuminant la neige, dévoilant les morts et les blessés. Dans les caves, les femmes du village font preuve d'un très grand courage, car la vision des blessés est éprouvante.



Vers 21h30, devant le manque de munitions, le Commandant COFFINIER se résigne à envoyer un sous-officier demander que les tirs allemands cessent. Il demande expressément que le village soit épargné, les Allemands acceptent de ne pas sévir en hommage au courage montré par tous les Français civils et militaires.

Un char allemand est devant la Mairie, alors que les armes vides des français sont jetées dans le feu des jeep.

Un violent « *Raouss* » est lancé dans l'escalier, les Allemands sont là. L'ennemi regarde la Croix de Lorraine sur le bras des combattants français, l'un dit à voix basse : « *S.S. Gaullistes* ».

Les Français rejoignent, bien encadrés, le terre plein devant l'épicerie du sensationnel Maire du village M. WEBER.

Quelques chars défilent devant le bataillon.

Les rescapés ne sauront jamais si c'est leur façon à eux de rendre les honneurs et si ces hommes ont la notion de l'honneur. Ils le feront pourtant lors de l'enterrement des Français tués. En présence du commandant COFFINIER la Wehrmacht rend les honneurs à nos morts.

A pied, les rescapés rejoignent GERSTHEIM où la *Feldgendarmarie* les prend en compte.

Nous sommes le 11 janvier 1945

RAPPORT ALLEMAND relatif à l'attaque d'Obenheim le 10 janvier 1945

Quartier Général, le 16 janvier 1945

Du Bataillon du Génie A.O.K.19. Deutsch, Commandant au Commandant en Chef A.O.K.19

« Ordre avait été donné d'attaquer à 16h, après la fusillade programmée de 15h57 à 16h.

Etaient prêts pour l'attaque :

- dans la forêt située au Nord-Est d'Obenheim, la Compagnie S.S. Leitner, avec 2 Bataillons S.S. (8 Compagnies) composés chacun d'un Officier, de 9 Sous-Officiers et de 64 Soldats,

- au Nord-Est d'Obenheim, 2 Bataillons de l'Armée Territoriale de réserve Oberrhein, forts chacun de 3 Officiers, de 40 Sous-Officiers et de 196 Soldats,

- à la lisière Nord de la forêt située à 500 mètres au Sud d'Obenheim, un Capitaine du même Bataillon, le Lieutenant Mahl, avec un effectif composé d'un Officier, de 7 Sous-Officiers et de 90 Soldats.

Un Bataillon S.S. (4 Compagnies) investit Boofzheim à 15h15, précédé peu de temps auparavant par le Chef de Bataillon. Il était prévu qu'un Bataillon S.S. attaquerait Obenheim en partant du Canal du Rhône au Rhin en suivant la route Point 162 - Obenheim.

OBNHEIM : le sacrifice du B.M. 24



*Le vieux Rhin entre Obenheim et Daubensand, le Ried Alsacien.
Il indique la nature des sols humides et tourbeux.
Ce fut aussi le champ de bataille du B.M. 24
du 7 au 11 janvier 1945 et celui de nos disparus. André Sébart*

Comme l'attaque ne pouvait être reportée par manque de renseignements et en raison du peu de temps disponible, je donnai l'ordre de progresser en direction d'Obenheim sur une distance d'un km, de mettre pied à terre et d'atteindre le lit de la rivière à 300 m au Sud d'Obenheim, dans le but d'attaquer Obenheim par le Sud.

Le gros du Bataillon arriva à la rivière à 16h et attaqua aussitôt. En raison du tir de l'Infanterie ennemie, spécialement appuyée par l'Artillerie, l'attaque fit long feu. Nos attaquants au Nord et au Nord-Est ne purent progresser de manière sensible en raison des tirs de l'Infanterie et de l'Artillerie ennemies.

Entre temps, la nuit était tombée. Dans la partie Nord du village, des balles traçantes blanches furent mises en évidence. Je me décidai à lancer une nouvelle attaque pour 20h30, engageant un Bataillon S.S. et la Compagnie S.S. Leitner.

Cet ordre fut transmis à la Compagnie S.S. Leitner par la radio de l'Artillerie et, directement par mes soins, au Bataillon S.S.

Quant au 1^{er} Bataillon S.S., il lui incombait d'abord d'ordonner ses Compagnies et de réattaquer avec 3 chars d'assaut (*canon de 75 et 4 occupants*). Accompagnés d'un groupe de S.S. et d'hommes des troupes de l'Armée Territoriale dispersés sur le terrain, puis rassemblés et ordonnés, les chars d'assaut se retrouvèrent sur la route au Sud d'Obenheim.

Le gros des troupes S.S. était prêt et se trouvait dans les champs situés à l'Est de la route.

Vers 19h30, le Général commandant la 64^{ème} Compagnie d'assaut se présenta chez moi et ordonna la poursuite de l'attaque. Je lui signifiai avoir donné l'ordre d'attaquer à 20h30.

Vers 20h30, un violent tir d'artillerie fut déclenché au Sud et au Sud-Ouest d'Obenheim, qui eut pour effet de retarder le début de l'attaque.

A la fin de ce tir ennemi violent, je donnai personnellement aux chars d'assaut, au Bataillon d'accompagnement S.S. et aux troupes de l'Armée Territoriale l'ordre d'attaquer.

Au moment d'envahir Obenheim par l'Ouest, un tir violent de l'Infanterie partit des caves.

Les maisons isolées devinrent les cibles des tirs des réservistes de l'armée territoriale et de leurs grenades. Malgré cela, l'ennemi continua de produire un feu nourri à partir des caves, jusqu'au moment où une troupe de choc se rapprocha et anéantit l'occupant.

On fit intervenir les chars à maintes reprises.

A la suite de violents combats de maison en maison, les occupants du village se rendirent et on fit 35 prisonniers.

Entretemps, la totalité des occupants s'était rendue au 1^{er} Régiment de Grenadiers 308 qui, ayant attaqué par le Nord, avait gagné le milieu du village.

Cette information m'a été donnée par la Division d'Infanterie 198. Une partie de la Compagnie S.S. Leitner réussit également à investir le village par le Nord-Est, sous la direction d'un Chef de Légion, et à faire un nombre considérable de prisonniers.

A mon avis, les parties Sud et Ouest d'Obenheim étaient spécialement fortifiées et ont été bien défendues ; le travail du Bataillon S.S. n'était pas facile en raison du fait que l'Artillerie ennemie était concentrée sur les lisières Sud et Ouest d'Obenheim. De plus, le mérite d'avoir investi le village et contraint les occupants d'Obenheim à la reddition revient au 1^{er} Régiment de Grenadiers 308.

J'ai volontairement renoncé à engager le gros des troupes de l'Armée Territoriale au moment de la deuxième attaque alors qu'il faisait déjà nuit. En fait, j'ai estimé cette opération inutile, étant donné l'expérience que j'en avais et les résultats que j'avais déjà obtenus avec cette troupe.

Le Commandant de l'Armée Territoriale se trouvait avec son Bataillon.

Le problème vint d'un Officier, matricule n°13, chargé du commandement d'une Compagnie sur le champ de bataille du Capitaine S.S. Wallner, qui entra vers vingt heures dans BOOFZHEIM pour rassembler ses hommes. L'Adjudant lui intima de rejoindre les premières lignes ».



RELEVÉ DE LA 2^{ème} D.B.

2-7 JANVIER : DÉFENSE DU PONT

ROUTE SAND-OBENHEIM

Chef de bataillon FLEUROT, B.M. 24

« Le 1^{er} janvier 1945, nous sommes à ERSTEIN.

Nous recevons l'ordre d'embarquer dans un véhicule 6x6*. Nous sommes 11 hommes avec nos maigres paquetages et notre armement « organique ».

Les ordres sont brefs. Nous allons à OBENHEIM, futur Poste de Commandement du B.M. 24.

Nous devons relever un peloton blindé de la 2^{ème} Division Blindée et assurer la défense du pont, qui enjambe le canal du Rhône au Rhin, sur la route OBENHEIM- SAND.

11 hommes ; un fusil mitrailleur, sept fusils et deux mitrailleuses ! Quelle n'est pas notre surprise en arrivant au pont de trouver un peloton d'automitrailleuses, avec canon de 37 et mitrailleuses lourdes, commandé par un Lieutenant. Il est anxieux, gêné de voir la pauvreté de notre détachement.

Il nous fait visiter la ferme, en contrebas du pont, qui va nous servir de cantonnement. Il nous fait faire la connaissance de deux Sapeurs qui doivent rester avec nous pour la destruction éventuelle du pont. Il s'éloigne quelques instants pour appeler à la radio le Commandant de l'Escadron.

Il ne veut pas nous laisser seuls la première nuit. L'autorisation de rester sur place jusqu'au petit matin lui est accordée.

Ouf, notre isolement est provisoirement retardé.

La nuit sans sommeil se passe à prendre les consignes, à écouter les bruits, à découvrir des signaux lumineux suspects, à essayer de vaincre la peur et les doutes.

Un café bien chaud absorbé, un *au revoir* chaleureux, mais aussi chargé d'inquiétude, et ils partent.

Nous sommes livrés à nous-mêmes. Il fait -20°. La terre glacée ne peut pas se travailler. Malgré tous nos efforts, il est impossible d'améliorer les emplacements de combat, trop sommaires pour des Fantassins.

Nous n'avons pas d'armes anti-chars, ni de moyens radio, si ce n'est un seul émetteur SCR 536, sans utilité, et un téléphone. Il faut réparer les fils coupés après chaque tir d'artillerie.

Il faut rechercher les pannes, car les patrouilles ennemies se font un malin plaisir de sectionner les fils.

Nous sommes 13 gars sans contact avec la Compagnie. Le Bataillon est, lui, à plus de 1.500 mètres du 1^{er} poste.

Du 2 au 7, les journées s'écoulent, crispantes, ponctuées par des patrouilles de nuit. Le jour, nous ne nous aventurons pas le long du canal. Nous sentons une présence invisible. Nous espérons un renforcement du dispositif. Le 5 au soir, deux coups de feu claquent sur le pont. D'un bond nous sommes aux postes de combat.

Quelle tragédie ! Deux jeunes gars, recrutés fin décembre dans les Ardennes, viennent de craquer. Ils se sont tiré une balle dans le pied. Ils n'avaient reçu aucune formation militaire. Ils étaient terrorisés. Ils ne supportaient pas le froid, l'attente, la peur. Évacués, ils ne seront pas remplacés. Premier coup au moral, servitudes supplémentaires, effectif amoindri. Les deux Sapeurs sont affectés aux deux mitrailleuses à refroidissement à eau. Mais comme il fait très froid, il n'y a qu'une mitrailleuse en poste ; l'autre est à la ferme auprès du feu pour dégeler l'eau.

Comme nous, les Allemands sont à la recherche de renseignements. Leurs patrouilles, cinq ou six hommes, habillés en blanc, s'approchent très près de nous mais ne tentent rien.

Dans la nuit du 6 au 7 janvier 1945 la tempête de neige ne s'est pas arrêtée. Au petit jour, nous essayons de voir car tout est blanc, la visibilité nulle. Nous écoutons. Un bruit sourd, continu, arrive jusqu'à nous, s'amplifie. Plus de doute possible, c'est le bruit des moteurs de chars tournant au ralenti. Vers 8h nous sommes tous à nos emplacements de combat. Un violent tir d'artillerie se déclenche dans tout le secteur.

Les chars sont en marche ; ils tirent. Un véritable déluge de feu nous encadre. Nous avons nos premières pertes, deux blessés légers. Le Sergent-Chef du groupe gît inanimé. Il est mort.

Le Caporal SCHERDING, compagnon d'infortune depuis Lyon, prend le commandement ; du moins il nous galvanise, car commander n'est pas facile sans téléphone, sans radio, avec une défense étalée sur 80 m, face à une plaine immense et opaque. Au jugé, sans visibilité, nous tirons des rafales de mitrailleuse et de fusils mitrailleurs. Nous lançons des grenades à fusil.

* Camionnette ayant trois jeux de roues indépendantes et motrices

Les pistolets mitrailleurs restent silencieux, nous n'avons pas de cibles pour eux. Notre réaction a-t-elle été efficace ? Nous ne l'avons jamais su. L'avance ennemie semble stoppée. Les moteurs des chars tournent toujours. Nous redoublons de vigilance. Nous complétons nos munitions par des va-et-vient jusqu'à la ferme et découvrons de nouveaux blessés, dont deux très grièvement. Le tireur du fusil-mitrailleur, surnommé «*la brute*», a la mâchoire fracturée. Il hurle de douleur ; son sang est coagulé par le froid. C'est horrible. Une jeep stoppe à l'entrée du pont, elle se dirige sur O BENHEIM. Un Lieutenant arrive, il nous confirme les ordres : «*tenir jusqu'au bout et détruire le pont si nous sommes submergés*».

SCHERDING lui fait part de notre situation. Nous ne sommes plus que 6 en état de combattre y compris les deux Sapeurs.

Rapidement, sans ménagement, les blessés sont chargés dans la jeep et sur le capot. Le Lieutenant nous quitte, blême. Nous nous regardons, abasourdis. Nous savons que nous restons seuls et qu'il ne faut compter sur aucun renfort. Nous sommes abandonnés.

A 10h environ, les Allemands, ayant dû modifier leur plan d'attaque et profitant de l'amélioration du temps, déclenchent des tirs d'une rare violence.

Les arbres sont décapités par les «*shrapnels*». La terre, remuée par les explosions, forme des gerbes retombant dans la neige. La ferme est en feu. Les munitions, entreposées dans celle-ci, explosent. Les flammes rendent la plaine encore plus lugubre.

Les chars tirent à vue sur nos emplacements. De toutes nos armes nous tirons. Les chars avancent. Nous en voyons neuf dont trois devant et, plus en retrait, cinq ou six.



1944 - Un tankiste allemand peint le camouflage de son Jagdpanther au pistolet à peinture
Crédit photo : Flick WW2 France - [Lien](#)



Panzer Mark VI – Crédit photo : <http://www.lone Sentry.com>

Ils sont escortés par une infanterie qui progresse en s'abritant derrière eux. Les chars sont peints en blanc. Les hommes ont des tenues blanches. Ils hurlent, chantent. Le premier char s'est embusqué à la corne de la ferme. Il se trouve à 50 m de la route et à 100 m du pont. Il ne faut plus attendre : le pont doit sauter. Le fusilier-mitrailleur et son chargeur traversent le canal et s'installent sur la berge, en protection.

Les Sapeurs, SCHERDING et moi nous replions sur le pont. Nous tirons de courtes rafales. Nous lançons des grenades, tout ceci plus pour nous remonter le moral que pour gêner les chars, le regard vers nos deux camarades allongés dans la neige. Ils se laissent glisser jusqu'au canal.

Le pont saute dans un énorme bruit, accompagné d'un déluge de pierres et de béton tombant dans tous les sens. Un choc me fait vaciller, accompagné d'une brûlure au bras gauche.

Ma Thompson, maintenue par ma main droite est humide. Je m'écroule dans la neige. Une rafale m'a touché. SCHERDING et les deux Sapeurs courent par bonds. Ils sont de l'autre côté de la route. Ils ne se sont rendu compte de rien.

J'attends, terrorisé à l'idée d'être fait prisonnier.

A la tombée de la nuit je me relève. Mon bras est lourd, raide. Je marche, guidé par les feux de black-out des jeep circulant sur la route menant à ERSTEIN. Il doit être 19h lorsque j'arrive à la route. Inconscient, je tombe. Une jeep d'artillerie stoppe à ma hauteur et me dépose à ERSTEIN.

Le soir je me retrouve dans une ambulance des «*Marinettes*». L'une d'elle est Germaine SABLON.

A 2h du matin, le 8 janvier, je suis à Sainte-Marie-aux-Mines ».

Chef de bataillon FLEUROT, ancien du B.M.24.

Récit paru dans *Le Combattant de la D.F.L.*



FRIESENHEIM, 7 JANVIER JUSTE AVANT L'ENCERCLEMENT *Auteur inconnu, B.M. 24*

« Une puissante Artillerie avec la présence, à proximité, des défenses le long du Rhin ... harcèle nos villages ; 2.500 obus tombent sur FRIESENHEIM et BOOFZHEIM.

Juste avant l'encerclement du B.M. 24, trois camions G.M.C. transportent des renforts constitués de jeunes des Ardennes et de l'Aisne. Sans aucun entraînement, ces jeunes vont débarquer en pleine fournaise au milieu du B.M.24.

A l'entrée Nord de FRIESENHEIM, dès le matin du 7 janvier 1945, se déclenche un violent tir des forteresses allemandes et des obus de forts calibres tombent sur le camion de la relève et du ravitaillement, causant les premiers morts et blessés. Dans le froid intense et la neige, vers 7h, les observateurs (*SEBART et ses collègues dans le clocher de l'église protestante*) voient bouger de toutes parts des formes étranges : ce sont les Allemands de blanc vêtus, avec cagoule, qui avancent telle une migration de fourmis.

Les chars défilent à l'Ouest du canal du Rhône au Rhin, comme des chenilles processionnaires. Le sol très gelé facilite leur progression. L'écluse n° 75 du canal est attaquée et perdue, le radio blessé.

Le poste de FRIESENHEIM est également attaqué. Le Chef de Section repousse l'ennemi à la grenade, les Allemands au rez-de-chaussée, les Marsouins au premier étage. Nous avons nos premiers morts, dont ADNET et VIAL, ainsi que des blessés. L'artillerie lamine ensuite le bâtiment et la Section se replie sur BOOFZHEIM, tout comme le fera celle de RHINAU du Sergent-chef PINGUET.



Nem, Claire Heilbronn, Pinguet, Blavier
Source : Fondation B.M. 24 Obenheim

Après avoir réussi à percer les premières lignes défensives françaises, les S.S. attaquent par surprise les positions tenues par la Section des Fusiliers Voltigeurs à l'avant du pont de la route de SAND qui enjambe le canal à la sortie Ouest d'O BENHEIM.

Vers 8h, contournant O BENHEIM par l'Ouest au-delà du canal, une Compagnie S.S. attaque l'écluse 76 que défend la Section ARRIGHI de la 2^{ème} Compagnie du B.M.24. La Section contre-attaque, mais l'ennemi, à coups de 88 et de mitrailleuses, interdit la reprise tuant quatre hommes et en blessant sept dont l'Aspirant ARRIGHI.

Malgré son infériorité numérique manifeste, la Section fait mieux que se défendre : en l'espace d'une heure, la Compagnie allemande est décimée et les rescapés battent en retraite. Mais de nouvelles vagues de troupes d'assaut allemandes arrivent en renfort quelques minutes plus tard et le combat reprend avec un acharnement redoublé. L'ennemi dirige des tirs de mortiers qui arrosent le point d'appui. Bientôt la ferme, située en plein milieu du système défensif de la Section, est en flammes. La communication est coupée avec le Bataillon. Néanmoins, la résistance se poursuit, farouche et inébranlable. Vers 11h, on compte un mort et 11 blessés du côté français, trois armes automatiques sur cinq sont rendues inutilisables ; mais la violence de l'attaque allemande semble brisée car un certain flottement se manifeste dans les rangs de l'assaillant. « *Hardi les gars !* » hurle le chef de Section, « *encore un coup et nous les tenons !* » Hélas, au même moment, les chars *Tigre* surgissent devant les héroïques défenseurs et font feu de toutes leurs pièces. Les hommes valides doivent tenir coûte que coûte afin d'avoir le temps de faire sauter le pont.

C'est sous un déluge de feu et de fer, déluge qui durera 4 jours pour les Marsouins du Bataillon, que sont évacués les blessés.

L'ennemi est retardé au moyen de grenades à main. Pas à pas, les défenseurs du pont se retirent le long du chemin de halage pour franchir finalement le canal à quelques centaines de mètres où il est surplombé par un minuscule pont de bois pour piétons. Le pont a sauté avant que les chars aient pu l'atteindre, les empêchant ainsi d'avancer vers O BENHEIM et d'isoler la Compagnie de BOOFZHEIM ».



FRIESENHEIM, LE 7 JANVIER

Maurice PAUZE, B.M. 24

« Arrivés en Alsace le 1^{er} janvier 1945 avec la Section FIORENTINI, nous allons à FRIESENHEIM, aux avant-postes, les Allemands occupant l'autre bout du village. Nous patrouillons avec le Sergent LITAIZE, « pas très rassurés », jetant un coup d'œil au clocher (ou ce qu'il en reste) pensant bien qu'il y a des guetteurs qui nous surveillent.

Dans la nuit, accrochage avec une patrouille allemande, le fusil mitrailleur américain qui est gelé, refuse tout service ; ça pète de tous les côtés, ils se retirent en emportant morts ou blessés qui laissent des traces de sang. Nous avons aussi tué, le pauvre, un gros cochon, mais nous n'avons pas pu le manger, car le 7 janvier au matin, nous devons être relevés.

J'étais dans une des premières maisons du village et à quatre ou cinq maisons plus loin, était un groupe, quand le camion de munitions est arrivé dans la cour, un premier, puis un deuxième obus en plein dedans. Que de blessés et de morts ! ADNET, blessé, était sous le camion en flammes, les munitions partaient dans tous les sens, impossible de lui porter secours.

Puis ils m'ont ramené « Papa Vial » sur une porte en guise de brancard : il était brûlé et blessé, il n'y avait plus rien à faire. Je lui ai croisé les mains comme l'on fait pour un mort, mais ces dernières ne tenant pas, je les ai coincées dans son ceinturon, puis nous nous sommes repliés sur O BENHEIM.

C'était le 7 janvier 1945 ».



Retrouvailles d'Anciens à Obenheim

En haut, de gauche à droite : Louis Chavanon, Reynaud, Maurice Pauze, Litaize et René Callo
C.P. : Fondation B.M. 24 - Obenheim



« BOUT DU SAC BIEN ARRIVE »

7 janvier - Liaison Boofzheim - Obenheim

Amédée SAULNIER, B.M. 24



« Je faisais partie de la 3^{ème} Compagnie du B.M.24.

Le Capitaine TENCE commandait cette Compagnie dont le P.C. se trouvait à BOOFZHEIM dans la cave de la boucherie Weiss, en face de l'église.

Nous avons découvert un observateur dans le clocher de l'église protestante qui guidait les tirs de l'Artillerie sur nos positions.



Le Sergent-Chef PINGUET occupe le village de RHINAU avec sa Section, une trentaine d'hommes. Sans renfort, nous ne pouvions tenir plus longtemps et nous avons reçu l'ordre de nous replier sur O BENHEIM.

Le Capitaine TENCE demanda un volontaire pour effectuer la liaison de BOOFZHEIM à O BENHEIM.

Je suis porté volontaire et, dans la nuit, avec la Jeep du Capitaine, le chauffeur BOUDESAC et moi, nous réussîmes à arriver au poste de commandement du Commandant COFFINIER.

Avant d'arriver à O BENHEIM, nous avons été mitraillés par les Allemands en traversant la petite forêt qui se trouve à l'entrée d'O BENHEIM avant la ferme.

Notre Jeep était une passoire lorsque nous sommes arrivés. Nous avons demandé au poste de commandement du Commandant d'envoyer le message suivant au Capitaine TENCE :

« Le bout du sac est bien arrivé et la Compagnie peut se replier » .

Tous les deux, nous n'avions pas une égratignure. Seule la capote de BOUDESAC était trouée, mais aucune balle ne nous avait touchés. Arrivé à O BENHEIM, je fus affecté à une pièce de mortier de 60 mm et j'étais en position à l'orée du village en direction de GERSTHEIM ».



9 JANVIER : L'IMPOSSIBLE JONCTION LA COMPAGNIE CHARLET EST DECIMÉE

Auteur inconnu, B.M. 24

« En fin de journée du 8, le poste de commandement du Bataillon a étudié la possibilité de briser du dedans la tenaille ennemie par une sortie en masse vers le Nord en direction de GERSTHEIM-KRAFFT. Mais ce serait abandonner le village à un ennemi enivré par le succès local facile et libérer des forces ennemies qui seraient disponibles pour agir au plus près de Strasbourg.

OBNHEIM sera défendu jusqu'au bout.

Le 9 janvier, une troisième opération convergente est montée pour ouvrir une brèche dans les lignes allemandes et dégager le B.M. 24. Ce dernier attaquera à 10h sur la route de SAND avec pour objectif le pont qui franchit le canal du Rhône au Rhin. Au même moment, le B.M. XI et un combat-command de la 5^{ème} D.B. attaqueront en sens inverse.

Rapidement accrochée très rudement dans la plaine, la colonne ne peut que résister sur place jusqu'à la nuit, ayant même failli être détruite dans un combat de rencontre avec une vingtaine de chars lourds.

Du côté de la 1^{ère} Compagnie CHARLET (B.M. 24), après une préparation d'Artillerie, des tirs de mortiers et des armes lourdes, la Compagnie débouche, couverte sur sa gauche par la Section VILLAIN. Les Sections FIORENTINI et GISQUET de la 1^{ère} Compagnie avec anti-chars 57 sont désignées pour attaquer le point d'appui allemand.



*Obenheim, Juillet 1945
En tête du défilé, le Lieutenant Gisquet*

La Section VINCENT les couvre avec des mitrailleuses 7,62. La Section CUNIN, aussi de la 1^{ère} Compagnie, accompagne par des tirs de mortiers de 81.

Au cours de cette attaque, l'Adjudant-chef FIORENTINI et CUNIN sont blessés.

Toute cette journée, la Compagnie se fait décimer tandis que la contre-attaque amie, constituée par le B.M. XI, et le C.C.5 de la 5^{ème} D.B. prise de face et à revers par l'infanterie allemande et les blindés, doit se replier à un peu plus d'un kilomètre du but.

La nuit, les rescapés de la 1^{ère} Compagnie se replient avec de nouvelles pertes.

Malgré les obus allemands qui, tout de suite, ont sanctionné ce débouché, CHARLET atteint le canal vers midi. Mais de l'autre côté des dix mètres d'eau, il y a un char *Tigre*, presque à défilement de tourelle, derrière la base de la berge et le *Tigre* en question tire dans les arbres afin d'arroser d'éclats les hommes de la 1^{ère} Compagnie qui se mettent à creuser des trous individuels derrière leur berge.

La parole est aux *rocket-guns* : au troisième essai, le soldat GARCIA brise la chenille du *Tigre*. Furibond, le chef du char émerge de sa tourelle, gesticule... et est abattu d'un coup de carabine. Hélas, bruits de chaînes, un anti-char remorque le *Tigre* en arrière et prend sa place. De son côté, VILLAIN est accroché dans les bois qui se trouvent au Sud d'OBNHEIM. Jusqu'au soir, sa Section narguera les tireurs d'élite allemands, elle perdra le tiers de son effectif.

La 1^{ère} Compagnie, nez-à-nez avec l'ennemi, perdra un quart du sien. ROSENBERG, juste de retour de permission à Paris, à la tête déchiquetée par un éclat d'obus. Bien qu'exact au rendez-vous, le secours n'a pu arriver. La nuit venue, on décroche à grand-peine. La journée a été dure pour le Bataillon, mais le Bataillon a été aussi dur qu'elle.

Vers midi, l'Aspirant CHABEAUX s'est présenté au poste de commandement du Bataillon. Au garde-à-vous, dans sa peau de mouton, l'Aspirant qui est du style « *impeccable* » a exposé la situation de la 1^{ère} Compagnie au chef de Bataillon. Celui-ci a remarqué une trace de sang sur le bout de la chemise qui dépasse de la peau de mouton. CHABEAUX avait eu la poitrine traversée par une balle et il aurait achevé froidement son compte-rendu avant d'aller se faire soigner si on l'avait laissé faire ».



9 JANVIER, LE SOLEIL D'O BENHEIM

Maurice PAUZE, B.M. 24

« Le 9 janvier, contre-attaque en direction du canal. Nous ne pouvons aller plus loin, les Allemands ont des chars « Tigre », ils tirent dans les arbres pour faire davantage d'éclats ; un Ardennais est blessé, il crie, se découvre derrière l'arbre où il était protégé. Il est abattu.

Te souviens-tu de cette journée et du soleil magnifique que j'ai vu se lever et se coucher comme j'étais dans la plaine à découvert avec juste un sac à dos devant moi en guise de protection, ce qui était une dérision ?

Pour le moment, je voyais la neige qui se volatilisait sous l'arrivée des balles ; Dieu sait si j'ai prié ce jour-là. J'étais à 6 ou 7 mètres de la route ; aussi, le soir, quand il a fallu se replier pour rejoindre la route, je suis tombé 5 à 6 fois, les jambes engourdis ne me portaient plus.

Nous avons rejoint une cabane ; c'est là que j'ai appris que l'Adjudant FIORENTINI avait été blessé et c'est là que le Sergent-Chef LOTHY a envoyé ses derniers obus de mortier avant de retourner au village d'O BENHEIM.

J'étais dans une maison en bordure du village, quand les avions nous ont largué des containers de vivre et de munitions, certains sans parachutes.

Nous sommes allés en chercher un, mais c'est tout. Ce devait être le 10 janvier. La nuit, chacun faisait son tour de garde avec le Sergent LEON.

Puis le 11 janvier, le propriétaire de la maison est venu me trouver en me disant que tous mes camarades s'étaient rendus ».

10 JANVIER

DERNIERS PARACHUTAGES



« Le 10 janvier 1945, au cours de l'après-midi, l'aviation alliée est venue parachuter des containers de vivres et de munitions, dont une grande partie est tombée dans le camp allemand. Lors de ce parachutage, l'artillerie ennemie s'était tue ; le Sous-Lieutenant commandant notre Section nous a intimé d'aller récupérer les containers tombés dans nos lignes. Partis à travers champs, nous avons décroché le parachute d'un container sous le feu ennemi et avons réussi à traîner ledit container au village. Celui-ci contenait des munitions anglaises alors que notre armement était américain ».

Pierre SIMONNET, C.I.D. de la 1^{ère} D.F.L.



« Dès l'aube, les matraques allemandes travaillent tout le village. Au bout d'une heure, une Section de 18 hommes en a déjà perdu 4. Vers midi, le matraquage s'apaise car des avions alliés apparaissent dans le ciel. C'est la première tentative de parachutage de vivres et de munitions.

Le deuxième parachutage a lieu entre 14 et 15h, suivi lui aussi par un arrosage d'acier particulièrement intense. Les Boches savent bien que l'on ne bénéficie d'un parachutage qu'à condition d'aller chercher les containers, de les amener au P.C. où il faut les ouvrir - ce qui demande pas mal de temps -, où il faut constituer des lots et s'arranger pour les faire parvenir aux divers éléments qui en ont besoin. Ils lancent leur attaque finale vers 15 h 30. Les chars allemands surgissent de toutes parts. Les canons qui peuvent les tenir en respect ou essaient de le faire sont écrasés les uns après les autres ».

Pierre JANNY, B.M. 24

« Depuis trois jours nous sommes encerclés. Vers midi, des avions parachutent des vivres et des armes dont beaucoup tombent dans les lignes ennemies. Aussitôt, un violent tir d'artillerie est déclenché pour nous empêcher de les recueillir. Nous étant éloignés d'environ 300 mètres avec un camarade pour en récupérer, nous avons été repérés et pris à partie par l'artillerie allemande. Pendant une demi-heure environ, nous avons simplement attendu la mort.

Ce ne fut qu'à la faveur de la nuit que nous regagnâmes le village... sans rien ramener ».

Soldat GIRARD, B.M. 24

« Non contents de leur mitraillage par avions et bombardements d'Artillerie, les Allemands invitent nos combattants à se rendre en lançant des tracts. «Bande de fous !» répondent nos petits Marsouins. Un deuxième parachutage de vivres et munitions est une nouvelle occasion pour nos jeunes gens de montrer leur témérité : par groupes de 5 ou 6, ils partent à découvert sur la plaine enneigée chercher les lourds et précieux fardeaux. Un troisième parachutage donne le signal de l'assaut. En quelques minutes, le village est écrasé par les obus allemands au milieu de centaines d'explosions. Tout disparaît dans des nuages de fumée suffocante. La nuit est venue, les incendies font rage : c'est le sabordage de tout notre matériel, car ils n'auront rien, rien ».

Auteur inconnu



10 JANVIER DERNIERS COMBATS

AU PRESBYTERE

Lieutenant Camille CUNIN, B.M. 24

C.P. Ordre de la Libération



« Depuis le début de l'attaque, mes mortiers et mes mitrailleuses sont en place dans les jardins, appuyant la Compagnie qui, peu à peu, recule, risquant l'encerclement par les chars et l'Infanterie allemande qui, venant de l'Ouest, progressent de maison en maison le long de la rue principale.

Un camion se trouve à un mètre devant l'entrée de la grande maison au coin du carrefour, face à l'église et au presbytère, alors que les chars allemands ne sont plus qu'à quelques dizaines de mètres du carrefour. J'essaie de le mettre en route pour le placer au milieu du carrefour. Impossible ! Mon chauffeur a déjà saboté le moteur après que je lui ai ordonné de ne pas l'incendier, ce qui aurait empêché les blessés de rejoindre le poste de secours installé dans la cave de cette maison où se trouvaient aussi de nombreux civils, la maison elle-même risquant d'être incendiée. Avec GARSON, mon Caporal, nous essayons de pousser le camion mais nous n'y arrivons pas. Je suis d'ailleurs handicapé par un éclat dans l'épaule reçu la veille lors de la tentative de sortie.

A ce moment, les hommes de ma Section affluent en désordre : ils n'ont plus de munitions et les chars ne sont plus qu'à quelques mètres du carrefour. Je leur ordonne de tenter de rejoindre le P.C. à l'Hôtel de Ville. Pour ma part, suivi du Caporal GARSON et de l'un de mes mitrailleurs, JARICOT, ainsi que d'un porteur de bazooka, qui, paraît-il, n'est pas celui de ma Section, nous montons au premier étage du presbytère dans une pièce d'angle qui comporte deux fenêtres face au carrefour.

Un char se présente lentement au moment où nous arrivons. Aussitôt, JARICOT, qui a toujours une bande engagée, place sa mitrailleuse à la fenêtre gauche et le bazooka s'installe à la fenêtre de droite. Il reste un obus que je place dans le tube alors que JARICOT arrose la rue au-delà du carrefour. L'obus du bazooka éclate sur le char qui recule immédiatement sans avoir, semble-t-il, réellement souffert.

Par contre, la rafale de mitrailleuse a fait plusieurs victimes, dont un Officier, ce que m'apprendra plus tard un Sous-Lieutenant allemand.

Le char avance de nouveau et tire un premier obus qui arrache la mitrailleuse des mains de JARICOT. Nous n'attendons pas le deuxième pour rejoindre le rez-de-chaussée.

C'est alors que nous nous apercevons que de nombreux camarades se sont réfugiés avec le Lieutenant POCHAT dans le sous-sol, qui n'est pas à proprement parler une cave car il communique avec l'arrière de la maison par une porte cochère qui, pour l'instant, est fermée. C'était le P.C. du Lieutenant POCHAT.

Je me précipite vers POCHAT au fond de la cave pour lui dire de faire ouvrir la porte et faire évacuer le sous-sol avant d'en être délogés à coups de grenades ou de mitraillettes.

POCHAT donne immédiatement à ses hommes l'ordre d'ouvrir la porte et de sortir sans armes. Trop tard ! un premier obus de char traverse la partie du mur au-dessus du sol et éclate dans la cave suivi presque immédiatement par un deuxième.



Le Général Pochat

POCHAT est sérieusement blessé. Pour moi, j'ai reçu un éclat dans le bras et un deuxième éclat a brisé ma montre à mon poignet ; les blessés et les morts doivent être nombreux. Je soutiens POCHAT vers la sortie où les Allemands nous attendent, mitrailleuses braquées.

On nous rassemble devant le char ; je m'aperçois que nous sommes tout de même une vingtaine de valides. Le canon du char se trouve à quelques centimètres de mon nez, ce qui n'est pas très rassurant.

Soutenant POCHAT que je crains à tout moment de voir perdre connaissance, je dois rassurer les garçons derrière moi qui craignent de voir le char avancer ou tirer, d'autant plus que plusieurs grenades lancées d'une maison voisine provoquent de nouveaux dégâts parmi les Allemands de l'autre côté de la rue sans blesser aucun de nous heureusement.

Finalement, nous sommes emmenés vers l'Ouest et rassemblés dans un bâtiment en ruines au bout du village. Plus tard, un Lieutenant allemand particulièrement aimable viendra nous chercher, moi et POCHAT pour rejoindre près de l'Hôtel de ville nos camarades officiers prêts à partir pour l'Allemagne. Si je parle de l'amabilité du Lieutenant allemand, c'est parce qu'il porte lui-même le sac de POCHAT et qu'il m'accompagne au poste de secours.

Il récupère une couverture et me la donne en disant qu'elle me sera bien utile en Allemagne. Puis POCHAT remis entre les mains du docteur, il me remet aux mains des *feldgendarmes*, me souhaitant bonne chance et me disant que pour lui, il espérait que tout serait bientôt fini.

Ce n'est qu'après mon évasion avec GISQUET, en mars, que j'ai appris l'importance de nos pertes et la mort de JARICOT. Il avait 19 ans et s'était toujours montré l'un des meilleurs parmi mes hommes ».

Lieutenant Camille CUNIN, Chef de la Section Lourde de la 1^{ère} Compagnie



Paul Bocuse et René Jaricot

« Je perdis plusieurs de mes amis au cours de cette sombre bataille, sans compter ceux qui revinrent au pays lourdement handicapés. Nous devons à un ancien camarade d'École, René Jaricot, le dessin de la médaille du B.M. 24, le Bataillon où je fus enrôlé. Trop de ces jeunes volontaires âgés entre 18 et 20 ans ont payé de leur vie, pourtant leur

sacrifice ne fut pas inutile puisqu'il permit de sauver la ville de Strasbourg en janvier 1945. ... Nous devons beaucoup à tous ces militaires avec ou sans grade, qui ont trop nombreux payé de leur vie, endeuillant des familles entières, dont des mères inconsolables. Je salue ici le courage de tous, mais maintenant que l'âge me rattrape, j'ai conscience de toutes ces souffrances infligées de part et d'autre pendant des siècles à lutter peuple contre peuple pour enfin aujourd'hui lancer des ponts entre nous afin de construire l'Europe. Bien sûr, il existe et existera encore des poudrières de par le monde, mais nous devons combattre différemment pour endiguer les conflits et éviter les bains de sang.

Paul Bocuse

CAMILLE CUNIN (1912-2004)



Il est né le 17 janvier 1912 à Lépanges-sur-Vologne dans les Vosges. Son père était mécanicien auto.

Il passe le concours de l'École de la Marine marchande mais, en raison de la crise, est contraint de travailler tout en poursuivant des études de droit, d'anglais et de comptabilité.

Camille Cunin accomplit en 1933 son service militaire dans l'Infanterie puis travaille comme agent de factorerie à la Société commerciale de l'Ouest africain, à Port-Harcourt, au Nigeria. C'est là qu'il entend l'Appel du 18 juin, décide d'abandonner sa situation et s'engage dans les Forces Françaises Libres comme sergent le 30 septembre 1940 à Lagos.

Envoyé en octobre 1940 au camp Colonna d'Ornano à Brazzaville en tant qu'élève aspirant, il est affecté en mars 1941 au Régiment de Tirailleurs sénégalais du Tchad (R.T.S.T.) au Tibesti. Avec la Force « L » du Colonel Leclerc, il participe brillamment aux campagnes du Fezzan, de Tripolitaine et de Tunisie où il est blessé le 5 mai 1943 au Djebel Garci par un éclat d'obus.

Il passe avec ses tirailleurs à la 1^{ère} D.F.L., au Bataillon de Marche n°24 en juillet 1943 et prend part à la campagne d'Italie. Il se distingue le 17 mai 1944 dans la région de Pontecorvo, au cours d'un repli particulièrement délicat sous le feu violent d'armes automatiques, en rassemblant les mitrailleuses de plusieurs compagnies, protégeant ainsi efficacement les éléments placés en avant.

Il débarque en Provence, à Cavalaire, le 15 août 1944 et se fait remarquer par son brillant comportement dès les opérations offensives qui ont lieu devant Toulon du 19 au 24 août, notamment le 22, lors de l'attaque du village de La Garde. Il s'illustre encore le 22 novembre 1944 au cours de la campagne de Belfort, à Rougegoutte, où, sous le feu d'armes automatiques, il fait placer lui-même une pièce de mitrailleuse et la commande personnellement, permettant ainsi à sa compagnie de se déplacer sous sa protection.

En janvier 1945, le B.M. 24, encerclé dans Obenheim et attaqué par une unité blindée, est presque anéanti et les survivants sont faits prisonniers après avoir utilisé la totalité de leurs munitions. Blessé au cours de ces opérations, le 10 janvier, porté disparu et emmené en captivité, Camille Cunin s'évade le 27 mars 1945 du Camp de Hammelburg (Oflag 13 B) et, après 5 jours de marche à travers les positions allemandes, rejoint le 2 avril une unité américaine et se fait diriger sur la 1^{ère} D.F.L. en opération au Nord de Nice.

Il est démobilisé en octobre 1945 avec le grade de Lieutenant de réserve (promu capitaine de réserve un an plus tard). Camille Cunin est, après la guerre, administrateur de la France d'Outre-Mer (au Niger et en Guinée de 1946 à 1960). En congé spécial à partir de 1961, il prend sa retraite à Cannes. Il est décédé le 4 mai 2004 à Cannes.

Bir Hakim l'Authion n° 196 Janvier 2005

Biographie du site de l'Ordre de la Libération : [Lien](#)



10 JANVIER PRESERVER LE FANION DU BATAILLON

Pierre GRANIER, B.M. 24

« Le soir du 10, une nouvelle attaque d'infanterie, appuyée par de nombreux chars, est lancée sur OBNHEIM. Les sections réussissent une fois de plus à arrêter les éléments à pied, mais nos pièces antichars sont trop faibles pour stopper les chars lourds qui avancent tranquillement et qui, à la nuit, s'emboissent dans toutes les rues et tirent à bout portant, de plein fouet, parfois à moins de vingt mètres, avec des tubes destinés normalement à tirer avec la plus grande précision à 1.000 ou 2.000 mètres, voire davantage.

Les soldats français n'ont rien à leur opposer.

Les canons à frein de bouche tirent dans toutes les embrasures, dans tous les soupiraux, dans toutes les lucarnes. Leurs obus entrent et ricochent dans les pièces où les mitrailleuses et les fusils-mitrailleurs sont en batterie, éclatent là-dedans.

Cependant, contrairement à toute vraisemblance, le B.M. 24 tient toujours, malgré les chars qui font de la boucherie, malgré les flammes, malgré l'infanterie qui, elle aussi, a maintenant investi le village.

Des ordres en français et en allemand s'entre-croisent, tellement les adversaires sont au contact.

Les maisons alsaciennes à la charpente et aux colombages pittoresques flambent comme des torches, illuminent la neige où l'on voit des cadavres, des corps mutilés, décapités, des ombres qui se traînent sans qu'on puisse savoir si ce sont des blessés qui s'évacuent eux-mêmes, des Français qui se replient, ou des Allemands qui s'approchent...

Il est certain que cette nuit sera la dernière de la bataille d'OBNHEIM, soutenue pendant une dizaine de jours du mois de janvier 1945 par un seul bataillon français - 772 hommes au départ - contre des forces allemandes incomparablement supérieures en nombre.

La situation est sans issue.

Le Commandant donne alors, avec ce calme étonnant qui ne le quittera jamais durant ces dramatiques journées, l'ordre de détruire tous les véhicules, de faire sauter les canons. Un instant plus tard, l'incendie des camions et des jeep s'ajoute à celui des maisons.

Dans son P.C. du rathaus, le Commandant COFFINIER est entouré, tel un noyau symbolique, de quelques anciens du bataillon, venus les uns de Djibouti, les autres de Dakar et moi d'Indochine...

L'adjudant-chef BERNARD parle soudain du fanion du bataillon : il ne faut pas qu'il tombe entre les mains des Allemands, ce bout d'étoffe bleue qui représente tant de choses pour nous, tant de morts, tant de combats, tant de réussites exaltantes, avec ses couleurs passées et son éclat d'obus, reçu à Ronchamp et incrusté dans le tissu ! Je déboutonne ma capote, glisse le carré de soie contre ma poitrine et sors de la cave P.C.



La nuit est noire, la neige est blanche et rouge par intermittences, au gré des éclatements et des flammes hautes de plusieurs mètres. Je traverse la place de la mairie, enfile une étroite ruelle, et me faufile en rasant les murs, très vite, pour ne pas être surpris par les fantassins allemands qui, déjà, sont partout. Je m'arrête devant une petite maison où, je le sais, les habitants se trouvent encore, sans doute camouflés au fond de leur cave.

Je frappe à la porte, en donnant mon nom, car ces gens me connaissent pour m'avoir logé deux ou trois jours avant l'offensive allemande.

On m'ouvre tout de suite, j'entre rapidement, en refermant aussitôt la porte sur moi. Le maître du lieu, monsieur GERBER, m'entraîne dans sa cave, croyant sans doute que je veux me cacher.

Mais je leur explique en deux mots ce que j'attends d'eux : « *Gardez notre fanion, monsieur Gerber, je vous le confie... Vous le remettrez au premier officier français que vous rencontrerez quand, dans quelques jours, les nôtres reprendront le village.* »

OBNHEIM : le sacrifice du B.M. 24

Le brave homme se met à pleurer, sa femme aussi.
« N'ayez crainte, leur dis-je. Nous, nous sommes fichus. Mais d'autres vont revenir bientôt vous délivrer, croyez-moi ! » .

J'arrache une feuille à mon carnet et griffonne en hâte quelques mots à l'adresse du Colonel RAYNAL, commandant la 4^{ème} Brigade de la 1^{ère} D.F.L.. Monsieur GERBER prend le fanion, le papier, et me dit : « Restez donc, vous aussi, nous vous cachons derrière des fagots ».

« Pour vous faire fusiller ? dis-je en riant. Pas question ! ».

Je quitte ces braves gens, des Français comme il en faudrait beaucoup, et regagne par le même chemin le rathaus, où je retrouve les autres : le commandant COFFINIER, le capitaine JOUBE, commandant la compagnie de mitrailleuses, mortiers et antichars; le capitaine TENCE, commandant la 3^{ème} compagnie, l'adjudant-chef BERNARD, et quelques hommes du P.C.



Ci-contre :
Les généraux
TENCE et POCHAT



Le combat, contre toute évidence, dure encore plusieurs heures.

Un peu avant le jour, investie de toutes parts et à court de munitions, la garnison d'OBNHEIM, ou ce qu'il en reste, tombe entre les mains de l'ennemi. Le Rhin, elle le franchira, mais sans armes et encadrée de sentinelles allemandes ».

PIERRE GRANIER

« Un officier allemand appelle « COFFINIER » !

Le Commandant ne bronche pas. L'Allemand renouvelle son appel, plus violent, notre Commandant ne bronche toujours pas, puis un instant après, on entend : « Commandant Coffinier », ce que répète l'officier allemand. Quelques chars défilent devant nous. Nous ne saurons jamais si c'est leur façon de rendre les honneurs et si ces hommes ont la notion de l'honneur. »

Extrait du "Journal de Marche" de Louis CHAVANON



Le fanion, caché dans les langes du bébé du ménage Gerber sera récupéré le 10 février 1945 après la libération définitive du village. Il se trouve aujourd'hui au Musée des Troupes de Marine de Fréjus. Crédit photo : P. Gaujac

Le cimetière d'EYLAU

Le soir on fit les feux, et le colonel vint :

Il dit - Hugo ? - Présent - Combien d'hommes ? - Cent vingt.

Bien, prenez avec vous la compagnie entière,

Et faites-vous tuer. . .

Au loin,

Rien de distinct, sinon que l'on avait besoin

De nous pour recevoir sur nos têtes nos bombes

L'empereur nous avait mis là, parmi les tombes;

Mais seuls, criblés d'obus et rendant coups pour coups,

Nous ne devinions pas ce qu'il faisait de nous.

Nous étions, au milieu de ce combat, la cible.

Tenir bon et durer le plus longtemps possible,

Tâcher de n'être mort qu'à six heures du soir,

En attendant, tuer, c'était notre devoir,

Nous tirions au hasard, noirs de poudre, farouches,

Ne prenant que le temps de mordre nos cartouches,

Nos soldats combattaient et tombaient sans parler.

Je vis mon colonel venir, l'épée à la main.

Par qui donc la victoire a-t-elle été gagnée ?

Par vous, dit-il. La neige était de sang baignée,

Il reprit : C'est bien vous, Hugo ? C'est votre voix ?

Oui. Combien de vivants êtes-vous ici ? - Trois.

Victor HUGO

Cité par André Sébart dans ses Mémoires



10 JANVIER, S'ÉCHAPPER ?

LE CAS DE CONSCIENCE

Jacques MANTOUX, 1^{er} R.A.



« Me voici dans l'escalier du clocher et soudain, cataclysme : une grande explosion au-dessus de moi : plâtras, nuage opaque de fine poudre blanche et un grand silence là-haut... Je hurle - Francis ! Francis ! tout en grimant. Un grand rire !...

Francis (ROUGE) surgit à ma rencontre, le casque, la figure et le manteau blancs de plâtre : un obus de char a frappé le clocher de plein fouet, au-dessus de lui, heureusement ! Il est indemne. Pas même choqué. Nous déménageons à deux son poste radio, nous parcourons la rue en vitesse, sans accroc, et arrivons au fatidique P.C. de la mairie, d'où nous ne sortirons plus guère. Mon Capitaine LUFLADE m'y demande, pour ma part, d'assurer les messages radio du Bataillon, ce qui me renvoie un temps dans les combles, tandis qu'au rez-de-chaussée, ce sont des allées et venues fiévreuses d'Officiers et de Sous-Officiers rendant compte ou emportant des ordres vers les points d'appui entourant le village. La progression des Allemands est manifeste : on me demande maintenant de déclencher des tirs sur les limites mêmes du village, à la tombée de la nuit. L'exécution est lente à venir et misérable : obus après obus, comme si, là-bas, on en manquait... Certains tombent dans le village...

A un moment, ne trouvant plus au rez-de-chaussée les Officiers qui me donnaient les ordres du Bataillon, je descends au sous-sol. J'y découvre une atmosphère sinistre : à la lumière de lampes-torches, dans deux petites pièces se commandant l'une l'autre, un trop grand nombre d'Officiers se sont comme réfugiés autour du Commandant COFFINIER, taciturne et immobile, et de son petit État-Major. Ça semble tourner à vide, dans une sorte de paralysie et d'absence.

Je dois remettre des messages urgents, demandant des instructions immédiates (*tenir ? se replier ?*) émanant de jeunes Aspirants dont je reconnais les noms et qui sont cloués dans la neige et les décombres, non loin d'ici, peut-être pour rien, avec la vie d'autres hommes entre leurs mains. COFFINIER hésite.

Certains messages ne reçoivent pas de réponse... Puis deux ou trois Officiers discutent vivement. Il est question de brûler les papiers, les fanions d'unité... L'atmosphère est insupportable ; je remonte avec l'ordre ultime d'annoncer que les Allemands entrent dans le village et que nous coupons les communications. Seul, dans les combles, avec ce désastreux message à essayer de faire passer - *Ici Courlis, répondez ! Ici Courlis, répondez ! Ici Courlis, répondez*, je mesure mon désespoir. Il est 21h20.

Message fait, je redescends. Me voici nez à nez avec les deux jeunes Officiers du peloton de queue de l'évacuation de BOOFZHEIM, le Lieutenant VILLAIN et l'Aspirant CAILLIAU. Ils arrivent tout juste d'un point d'appui replié et ont pris toute la mesure du désastre. Casque en tête, boutonnés jusqu'au col, mitraillette chargée en travers de la poitrine, ils m'interpellent : - MANTOUX ! Allez, on se tire ! Y a plus rien à foutre ici ! On a juste le temps ! Venez avec nous ! Allez ! Mais tout de suite ! Tout de suite !

L'évasion de l'encerclement est évidemment possible, quoique très dangereuse ; au-delà du premier cercle de feu, il y aura la traversée du canal, très certainement à la nage, dans de l'eau à zéro degré. Mais surtout, Francis n'est pas là ! Son chauffeur, GUILHEM, jeune engagé d'après la Libération, vient d'être blessé et Francis, averti, est sorti il y a quelques instants pour aider à le secourir.

Que faire ? La proposition de VILLAIN, sa stature me galvanisent ; je n'ai vraiment vu la figure de cet homme à peine plus vieux que moi que dans cet instant et je ne l'oublierai jamais : il y avait là à la fois une détermination, un engagement total, et plus : une lumière. Et tout cela m'interpellait, moi qui n'avait plus que du noir devant moi, pendant que ça tirait tout autour et que je pouvais choisir.

Et VILLAIN voulait réellement que je sois de l'équipée, moi, Artilleur, étranger, quand il n'avait qu'à se tourner à droite ou à gauche pour offrir sa chance à un de ses camarades Fantassins ! J'étais touché, au plus profond, et nous nous regardions, pendant ces deux secondes, dans les yeux.

Je lui ai dit : - *Je ne peux pas. Je ne peux pas abandonner ROUGE. Je ne sais pas où il est. Je ne peux pas le trouver en temps utile. Merci quand même. Merci beaucoup !*

Et ils sont partis. Et ils sont arrivés ».



10 JANVIER, L'EVASION DU NEVEU DU GENERAL DE GAULLE *Lieutenant CAILLIAU, B.M. 24*



Pierre Cailliau
Source :
Françaislibres.net

Reportage réalisé le 13 avril 1945 par Claudine Chonez pour « Témoignage Chrétien » :

« ... J'ai vu ensuite dans un village voisin, le Lieutenant C. (Cailliau) et un jeune soldat, 2 des 3 rescapés de l'autre bande, celle qui avec CONCAS et ses 3 compagnons porte à 7 le nombre des évadés d'OBNHEIM *.

“Jusqu'au 10, raconte le Lieutenant, ça pouvait encore aller. Mais le 10, après l'affaire des parachutages, c'était flambé.

A 20h, nous avons signalé par radio :

'Situation critique'. Les chars et l'Infanterie ennemie commencent à entrer dans le village.

A 2h20, dernier S.O.S. Mais il était bien faible.

Les piles étaient usées. Je vous dirai qu'après seize heures, mes souvenirs deviennent très flous.

Il y avait des combats de rue très violents puisque aucun ordre de reddition n'a jamais été donné. Les gens étaient pris quand il n'y avait plus de munitions, c'est tout.

A la hauteur de l'église où j'étais, on entendait les Boches qui faisaient manoeuvrer leurs chars : 'Zurück... Reculer ! Vorwärts... En avant !'.

On voyait leurs ombres à 30 mètres.

La radio n'avait plus de piles, le téléphone était coupé depuis longtemps. Aucune liaison n'était possible que par piétons, sous le feu !

Les Allemands lançaient des fusées éclairantes, des grenades fumigènes, des obus incendiaires.

Les maisons brûlaient, les véhicules brûlaient, les uns atteints par les obus ennemis, les autres détruits par ordre...

J'étais là avec un rocket-gun, avec une douzaine d'hommes, attendant le premier char au débouché.

Là-dessus, le Commandant COFFINIER arrive et dit : 'la 1^{ère} Compagnie n'a plus de munitions, la 2^{ème} est défoncée, la 3^{ème} dispersée. Essayez de partir...'.

Il y avait neuf chances sur dix d'y rester. Mais au village, c'était dix sur dix. Je suis parti avec le Lieutenant VILLAIN et son ordonnance.

Nous cherchions en vain un passage vers l'ill. Tout était coupé. Il a fallu remonter jusqu'à OSTHOUSE, beaucoup plus au Nord, en passant à gué plusieurs ruisseaux. Quand nous sommes arrivés aux lignes, nos vêtements trempés et glacés, étaient durs comme du carton”.

L'ordonnance qui n'a pas pipé mot, écoutant respectueusement son Officier, commentait simplement : “On était tout blancs. Presque verts !”.

Des 765 hommes qui sont restés au village jusqu'au bout, 5 ont échappé au feu et à la captivité * grâce aux habitants qui les ont, avec un courage admirable, recueillis, cachés dans le foin et nourris jusqu'au 31 janvier, date de la seconde délivrance d'OBNHEIM.

2 étaient restés cinq jours au fond d'une cave, les pieds dans l'eau, avant de se décider à se montrer. Ils sont encore à l'hôpital avec les pieds gelés.

J'ai eu en main un document curieux sur cette affaire : un des tracts lancés quelques jours plus tard par les Allemands aux soldats d'une autre unité que la 1^{ère} D.M.I. (D.F.L.). En faisant ‘mousser’ l'histoire d'OBNHEIM, espéraient-ils sérieusement l'inciter à se rendre ? 'Ils ont dû s'incliner devant notre supériorité invincible. Le même sort vous guette...'.

Mais pourquoi ce document hypocrite qui imprime en capitale : 'Gloire aux vaincus !' ? Tente-t-il en même temps de les déshonorer par un mensonge flagrant ?

'Les troupes d'OBNHEIM... se sont rendues lorsqu'elles ont compris que leur situation était désespérée. Ce qu'elles firent n'est nullement déshonorant. Mais raisonnable. Voyez ce que vous avez à faire'. Non, Dr Schmitt, vous avez menti, vous et votre service de propagande.

Ceux d'OBNHEIM ne se sont point rendus. Ils ont été pris, un à un, les armes à la main, leurs armes vides qui n'étaient plus qu'un bout d'acier inutile.

Les combattants d'Alsace savent bien tout cela et gardent au plus intime d'eux cette leçon de grandeur. Celle-là, et tant d'autres, il serait bon peut-être que le public parisien ne les ignore pas complètement ».

* On sait aujourd'hui qu'un second groupe de 65 hommes rejoignit le B.M. 21 à Erstein



760 HOMMES SUR 772
SONT RESTES LA-BAS

Lieutenant D.
et Sergent-chef CONCAS B.M. 24

« Dans le bureau du Lieutenant D..., à la Division motorisée qui demeure toujours celle de la France Libre, on a fait venir le Sergent-Chef CONCAS : il est un des quelques rescapés de l'affaire d'OBNHEIM ; dans le civil employé des P.T.T. à Tunis. Timide et ferme à la fois, les mouvements gauches parce qu'il est chez des Officiers et un teint coloré qui rougit chaque fois qu'il s'anime de peine ou de colère.

OBNHEIM, c'est un village dont on devine encore le charme sous la brutale destruction, un petit village au Sud de STRASBOURG, entre le canal du Rhône au Rhin et le fleuve. Si la cathédrale de STRASBOURG est toujours nôtre, il faut que l'on sache que c'est grâce au sacrifice des petits villages qui en gardaient la route : ceux des carrefours pilonnés par l'artillerie, ceux des trouées de chars au sol truffé de mines, ceux des canaux et des berges du fleuve aux champs inondés, aux ponts tordus et coupés en tronçons.

« Notre Bataillon, dit CONCAS, était chargé de défendre OBNHEIM menacé par l'attaque allemande venant du Rhin qui piquait au Nord vers STRASBOURG.

Combien on était ? 800 bonhommes environ ».

« Exactement 772 », dit le Lieutenant. La totalité du B.M.24, un des plus beau Bataillons de Marche de la 1^{ère} D.F.L., avec des armes légères d'Infanterie.

« Les Allemands nous attaquaient avec des Tigre, des tas de chars, des Panther, dit CONCAS.

Le 8, on était déjà à peu près encerclé. Ils ont lancé des tracts par avion : 'Rendez-vous, vous êtes investis de toutes parts. La seule chance qui vous reste est de vous constituer prisonniers ! '.

On a appris plus tard qu'ils avaient une rude frousse de la 1^{ère} D.F.L. Ils nous appelaient les 'S.S. Gaullistes'. Flatteur, hein ? Du moins dans leur bouche.

Les encerclements, la Division connaît cela depuis BIR HAKEIM. C'est une tradition chez nous de ne pas écouter ces histoires-là. Le 9, plus rien à manger et surtout pas de quoi tirer. Les vivres, on s'en passe.

Y a toujours un bout de biscuit au fond d'une poche. Mais les munitions ! Ce jour-là, on nous a parachuté les deux. Pas assez, hélas !

Le soir du 10, le Commandant a vu qu'il était impossible de tenir davantage et donné l'ordre de brûler les véhicules et le matériel. Les anti-chars ont été démolis sur place. D'ailleurs, on n'avait plus rien à mettre dedans. Il s'agissait de s'en tirer individuellement. Moi et 3 autres types, nous avons décidé de tenter notre chance. Malgré les ponts cassés, on a trouvé un passage au Sud et on est remonté au Nord plus tard, du côté de KRAFFT. On est arrivé aux lignes avant le matin par une chance inespérée. Je sais que 3 autres se sont échappés aussi, plus ou moins à la nage du côté de l'III, et que 5 ou 6 sont restés cachés dans le patelin jusqu'à ce qu'on le reprenne, vingt jours plus tard. Les 760 autres sont restés sur le carreau, morts ou prisonniers.

Depuis j'y suis retourné, à OBNHEIM. On a fait un cimetière qui est un peu là. La casse, elle compte chez nous. Déjà en Italie : des vieux qui ont fait le Garigliano, il ne reste peut-être que 3 ou 4 Sous-Officiers pour toutes les Compagnies de Voltigeurs de la Division. Et puis le Sud de la France, et puis les Vosges. Vous vous rappelez ? GIROMAGNY. Giromagny, où tous les Officiers de ma Compagnie ont été mis hors de combat. A la fin, c'était un Adjudant qui commandait et il ne restait que 4 Sous-Officiers sous les ordres. Dans certaines Divisions, j'ai vu passer 6 nouveaux chefs de Section ».

« Les jeunes sont gonflés, il est vrai », interrompt CONCAS. « De bons petits. Dans la bataille d'Alsace, ils se sont battus comme des lions, avec l'inconscience des nouveaux, d'ailleurs ».

Quand j'ai demandé à CONCAS en le quittant, s'il n'avait plus rien à dire, il a répondu timidement :

« Je voudrais bien que vous parliez un peu de nous aux civils. Parce que, a-t-il poursuivi en s'animant, quand, à Paris, je disais aux gens : 'Je suis de la 1^{ère} D.F.L. , ils répondaient : 'Ah ! C'est l'armée Leclerc, ça ? ' ou bien : 'Ce sont des F.F.I. ou l'Armée d'Afrique ? '.

Je disais : 'Mais non, voyons, puisqu'on vous dit que c'est la vieille Division de France Libre. Vous voyez bien ? ' . 'Non. Qu'est-ce que c'est que ça ? '.

J'ai répondu :

'Faudrait demander au Général de GAULLE avec qui on était en 40 : une poignée d'hommes, les premiers'. Et le sergent CONCAS rougit lentement d'indignation contenue ».

Claudine CHONEZ Témoignage Chrétien, 13 avril 1945



A L' AUBE DU 10 JANVIER,
« DESARME ET IMPUISSANT »
Mathieu ROLAND, B.M. 24

9 et 10 janvier 1945

« La Section CAILLIAU a changé deux ou trois fois de position sur la lisière du village à gauche de la route qui venait de BOOFZHEIM. Souvent, Bouboule et moi rentrions nous mettre au sec pour démonter et huiler soigneusement son F.M. BAR (*une « saloperie »*). Chaque fois qu'il voulait tirer, il s'enrayait. Nous n'avons pas brûlé beaucoup de cartouches. Inutile de dire combien nous râ lions.

Dans la soirée, la Section s'est avancée avec la Section VILLAIN vers le carrefour par lequel sont arrivés les chars, ceux qui ont démolé notre 57 anti-chars. Ils se sont mis à l'abri des vues car il y avait un ou deux véhicules à nous qui brûlaient, éclairant dangereusement le carrefour, pour eux comme pour nous. Nos deux Sections n'ont donc pu progresser davantage pour chercher le contact. Elles se sont éclatées et je me suis retrouvé derrière la barrière en bois qui permet l'accès au temple.

Un instant plus tard, il s'est passé quelque chose que je n'ai pas compris tout de suite : on entendait des ordres en allemand, un bruit de chenille, un char a dû s'avancer à contre-lumière des incendies et a tiré balles et obus. Une bousculade pour s'abriter au sol a suivi. Je me suis retrouvé sans mon fusil et sans le casque anglais qui a eu la malencontreuse idée de quitter ma tête.

A quatre pattes, je le cherchais en baladant mes mains qui tombèrent sur un casque français ! Qu'est-ce qu'il faisait là, celui-là ? Un Sergent qui ne me connaissait pas m'a remis un bazooka dans les bras.

Je me suis mis en position, le tube à travers les barreaux de la clôture, mais je n'ai pas eu le plaisir de tirer, le char demeurant à l'abri de la nuit au-delà du carrefour. Il faisait très froid, mais je ne m'en rendais pas compte. Par contre, à l'aube, je tremblais terriblement.

L'aube... c'est à l'aube que je me suis senti désarmé et impuissant, les larmes aux yeux car il s'est passé quelque chose de terrible, indigne de soldats.

Nous étions toujours en position, l'arme à la main, aux aguets, quand nous avons vu s'avancer dans la rue en débouchant du carrefour, oh ! misère, oh ! honte sur vous fiers soldats allemands, des civils et déjà des camarades prisonniers derrière lesquels les valeureux *Feldgrau*, armes pointées, prêts à tirer sur ces pauvres bougres.

Et derrière venaient les chars ! Que faire mon Dieu ? Un ordre tomba : « *Détruisez vos armes ! Levez les bras !* ».

Voilà comment nous avons été faits prisonniers ! Croyez-moi : c'est le cœur brisé, les larmes aux yeux que nous nous sommes avancés depuis notre fameuse barrière de bois, ultime rempart, les bras en l'air, ulcérés ».



LA DERNIERE NUIT
Soldat GIRARD, B.M. 24

« Vers 16h, ils entourent le village et attaquent. Nous installons partout des barricades. Un violent tir est de nouveau déclenché.

Le P.C. est complètement détruit, notre Sergent gravement atteint au bras. Les armes automatiques tirent de partout. Les hommes de la Section sont répartis dans les maisons qui bordent la route entourant le village. Un point d'appui étant installé à l'extrémité de celui-ci avec une mitrailleuse 12,7, aussitôt il est pris à partie.

Au cours de la nuit, les Allemands avancent ; on les entend causer tout autour de la plaine entourant le village. Ils ne cherchent pas à se cacher.

Je suis derrière un petit mur avec trois de mes camarades.

Nous tirons à 30 m à peine. Ils lancent des grenades sur la mitrailleuse et sur nous. La pièce est démolie. Nous n'avons plus rien et continuons à tirer avec nos mortiers. Puis les Allemands incendient la grange avec des grenades incendiaires. Nous nous replions. Entre temps, l'artillerie tire toujours. Le village est démolé à bout portant par les canons des chars *Tigre*. Les incendies se déclarent partout.

Les hommes brûlent les camions. Un obus tombe sur l'atelier où nous couchions : le plafond descend au rez-de-chaussée.

Seul le Caporal s'y trouvait. Protégé par un établi, il a le bras cassé. Des groupes, à bout de munitions, se rendent.

O BENHEIM : le sacrifice du B.M. 24

Des points d'appui tirent toujours. Nous nous rendons dans le P.C. de notre Lieutenant, situé en face de l'atelier et attendons. Les Allemands ne tirent presque plus.

Soudain, un Allemand se présente dans notre maison avec un drapeau blanc. Notre Lieutenant nous fait jeter nos armes. Ceux qui le peuvent les détruisent auparavant, les mortiers avaient, eux aussi, été détruits. Au cours de cette dernière nuit, LANI Honoré, qui avait été blessé à la tête par un éclat d'obus, a été achevé par un Allemand sur lequel il s'était jeté, ses blessures l'ayant rendu comme fou. C'était mon meilleur copain avec CHEVALLIER.

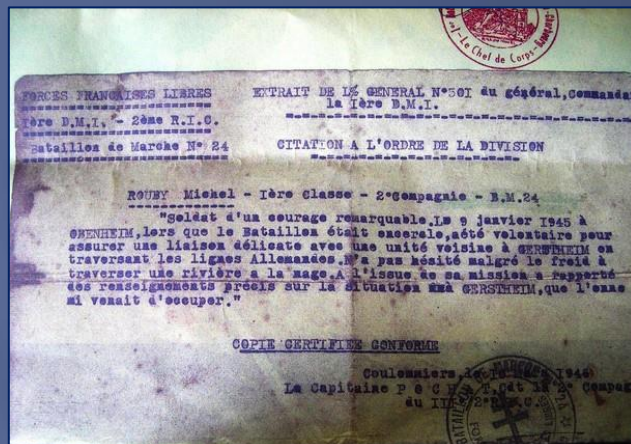
Nous suivons l'Allemand qui nous emmène avec d'autres groupes dans la direction du canal.

A un endroit, nous sommes groupés, mis en rangs et fouillés très sommairement, juste pour les armes et les grenades.

Il est environ 1h du matin, toute résistance a cessé ; cependant, notre Artillerie tire encore. Le village est en feu et plein de fumée, nous sommes emmenés au village plus loin, à 5 km où nous couchons.

Le lendemain matin, nous repartons pour O BENHEIM, puis vers BOOFZHEIM, à 3 km. Nous sommes parqués dans une grange et, vers 6h du soir, nous partons en camion vers le Sud, dans une petite ville pas loin du Rhin à la hauteur de Colmar. C'était Neuf-Brisach. Nous sommes groupés dans une espèce de caserne et prenons le train vers dix heures du soir pour l'Allemagne... ».

Soldat GIRARD, B.M. 24



Souvenirs des habitants d'O BENHEIM

Un soldat du B.M. 24 a bénéficié d'un mode de transport peu commun : abrité dans une maison qui venait d'être démolie, il est caché dans un coffre alsacien et déménagé par deux jeunes femmes vers un lieu plus sûr. En voyant les femmes ployer sous la charge, des soldats allemands leur demandent ce qu'elles transportent dans cette malle. « De la vaisselle et du linge ! » leur répondent-elles.

Les Allemands leur proposent alors de leur venir en aide et c'est ainsi qu'à leur insu, ils transportent un soldat du B.M. 24 vers une cachette plus sûre.



Jules CLAQUIN, B.M. 24 - 13 Janvier 1945 - « Au matin je suis gelé, ma capote est collée au sol, mes pieds me font souffrir énormément. Je reste dans cette position toute la journée car il y a des boches partout, sans doute qu'ils préparent une nouvelle attaque, les chars avancent vers la première ligne. Je n'ai rien bu ni mangé depuis le 10 à midi. J'ai de la fièvre, mes blessures me font mal. De temps en temps je suce un peu de neige. De cette journée je me rappellerai toute ma vie tellement j'ai souffert du froid, couché par terre sans pouvoir bouger de la journée. Je me demande encore comment je n'ai pas crevé ou gelé entièrement. Ne pouvant plus tenir ni passer les lignes, je me décide à retourner à mon P.A. ; peut-être que la patronne de la ferme où j'étais me cachera pendant quelques jours.

J'y arrive à quatre heures du matin. J'ai mis 7 heures pour faire environ 7 km. En arrivant à la ferme je me cache dans la grange aux dessus de l'écurie. Je fais un trou profond entre la toiture et le tas de foin et je me cache dedans, car dans la ferme, il y a plein de chevaux dans les écuries, des autres dans la cour et des boches dans la maison.

Dans la journée les boches viennent prendre du foin au dessus de ma tête. J'ose à peine respirer.

Vers les 4 heures le domestique vient chercher du foin. Je lui dis de prévenir la patronne que je suis dans la grange et si elle consent à me cacher pendant quelques jours. Une demi heure après le domestique revient avec un litre de café chaud et à manger et surtout des couvertures. Elle me recommande de faire attention et de bien me cacher.

Paroles inutiles, je n'ai pas du tout envie de tomber entre leurs mains.

Le café me réchauffe un peu mais j'ai toujours les pieds gelés. J'ai beau les masser il n'y a rien à faire.

La nuit est calme, je me suis quand même réchauffé sauf les pieds que je ne sens toujours pas». julesclaquinbm24.e-monsite.com



L'INTERROGATOIRE CLAUDE DEVILLE, 1^{er} R.A.

« ... Nous remontons le poste radio dans le P.C., mais les piles sont à plat, le poste 608 de COMARMOND et GILBERT installés dans un command-car, est également hors de service, nous sommes complètement coupés de l'extérieur.



Février 45 - command-car de Comarmond et Gilbert

Vers 18h, ordre de destruction du matériel, immédiatement exécuté. Avec quelques camarades nous décidons de nous joindre à un groupe qui va tenter de rejoindre nos lignes, mais deux événements nous empêcheront de mettre ce projet à exécution.

Un Dodge 6 X 6, chargé de 57 antichars, flambe devant le P.C. et le Lieutenant ROUGÉ nous embauche pour le déchargement... qui est effectué dans un temps record. Au moment où nous terminons, un obus éclate à une vingtaine de mètres et blesse mortellement GUILHEM, nous le descendons dans la cave du P.C.

Au moment de sortir, un fantassin allemand, puis plusieurs - *tenue blanche et fusil lance-grenades* - du haut des marches, nous invitent à lever les bras et à marcher devant après avoir posé doucement nos casques.

La traversée du village est hallucinante : les maisons brûlent partout, les reflets rouges des flammes qui dansent sur la neige... Il y a encore des tirs sporadiques d'armes légères ponctués par les tirs au canon des chars allemands qui réduisent les derniers centres de résistance. Nous sommes conduits, une douzaine, devant un char *Panther* et placés le long d'un mur pour une fouille rapide et une invitation à remettre nos montres... je la laisse glisser le long de mon bras et la piétine consciencieusement dans la glace.

Regroupés après une longue attente et prévenus que, en cas de tentative d'évasion, nous serions tous fusillés, nous prenons la route de GERSTHEIM, vers le Nord. Notre marche est ponctuée par des tirs de harcèlement de notre artillerie.

Nous passerons la nuit dans l'école de GERSTHEIM et repartons le lendemain matin vers le Sud.

Nous traversons à nouveau OBNHEIM, détruite... des rangées de cadavres, sous des couvertures kaki, d'autres camarades, gelés sur place dans leur dernière attitude. Les habitants nous regardent passer, beaucoup ont les larmes aux yeux. A BOOFZHEIM, nous sommes empilés dans des camions bâchés qui nous conduisent à NEUF-BRISACH...

Les artilleurs sont séparés et dirigés sur le rathaus aux fins d'interrogatoire... Un Feldwebel nous appelle ensuite pour nous les rendre après examen. Il remet à GUGENHEIM son livret militaire et claquant les talons : « *Monsieur, je vous félicite* ». Ce dernier ne tiendra pas compte de ce satisfecit : quelques instants plus tard, il étend une sentinelle d'un direct qui se relève, arme son fusil, le coup part... plus de peur que de mal, mais les Allemands n'ont pas l'air d'apprécier...

Nous sommes interrogés individuellement...

Cet interrogatoire « *technique* » terminé, changement de bureau, deux messieurs en civil qui affichent d'entrée la couleur : *Geheime Staatspolizei* autrement dit Gestapo. L'un d'eux parle remarquablement bien le français :

- *Pourquoi êtes-vous volontaire pour combattre les Allemands, nous collaborons avec les Français.*

- *Ah oui ! Vous connaissez Oradour-sur-Glane ?*

- *Je ne vois pas*

Je lui explique en détail et il prend des notes.

- *Je vais m'informer... Il paraît moins content....*

Le 18 janvier, départ en wagon à bestiaux, serrés comme des sardines... »

Raymond ALLOUCHE, B.M. 24



Raymond ALLOUCHE

Credit photo : Fondation
BM 24 - Obenheim

« Malgré la destruction de plusieurs armes (*fusils mitrailleurs, canon antichars*) et les incendies, nous tenons jusqu'au soir et, tard dans la nuit, notre Commandant COFFINIER arrive à notre poste de commandement avec un Allemand pour nous donner l'ordre de nous rendre en nous informant que nous avons rempli notre mission.

On nous rassemble autant bien que mal après avoir détruit nos armes lourdes et légères et nos postes radio. Ils nous conduisent dans la cour d'une ferme et là, en nous mettant en rang des hommes vêtus de blanc nous tiennent en joue...

La peur m'a pris à un tel point que j'ai pensé notre dernière heure arrivée, me rappelant qu'en Italie, nos camarades étaient retrouvés avec la Croix de Lorraine sur la poitrine...

Je rajouterai que la famille GERBER avait proposé de me cacher et que j'ai refusé pour ne pas leur occasionner d'ennuis sérieux. Voilà jusqu'où l'aide et le dévouement des civils d'OBNHEIM pouvaient aller... »

MES SOUVENIRS

Roland WEBER, fils du Maire du village

« Mon père, Oscar WEBER, ancien Sous-Officier de l'armée française et réputé pour sa fidélité était à cette époque probablement une des rares personnes à maîtriser parfaitement la langue française dans le village.

Aussi il se sentait sous constante surveillance de la part des Allemands, pour preuve la descente de la Gestapo courant 1942 pendant laquelle notre mère et nous les trois enfants étions gardés par un homme en armes tandis que les deux autres fouillaient systématiquement la maison et les annexes de fond en comble.

Arrive la 1^{ère} libération le 23 ou 24 novembre*, plus trace d'un Allemand depuis deux jours et les chars de Leclerc rentraient dans OBNHEIM, sous les acclamations d'un grand nombre d'habitants. Comme par hasard pendant ces moments de liesse les premiers obus tombaient tout autour de l'église protestante à quelques dizaines de mètres où nous nous trouvions, heureusement sans faire de victimes. Les Allemands tiraient de NONNENWEIER et après ces quelques tirs, nous pensions que la guerre était terminée pour nous.

C'est lors de l'arrivée des premiers chars que le Commandant du 2^{ème} bureau a investi mon père de sa mission de maire provisoire et lui a ordonné d'emblée de faire rassembler maire et conseillers municipaux allemands. A la question de mon père : « *pour quelle raison ?* », la réponse fut immédiate : « *nous allons fusiller tout ça !* ».

Mon père fit part de son indignation et proposa sa démission et l'on peut penser que sa décision influença car, au lieu de mourir sous les balles, ces Messieurs furent condamnés à balayer la neige dans les rues d'OBNHEIM.

Courant janvier me semble-t-il, il y eut des mouvements de troupes, les gars de la 2^{ème} D.B. appelés en renfort dans les Ardennes, et, c'est le B.M. 24 qui prend la relève et s'installe. Je me rappelle que mon père était occupé à trouver gîte pour les soldats chez l'habitant. L'arrivée de jeunes recrues que l'on sentait fébriles m'avait alors laissé perplexe.

* Les combats et la Libération d'Obernheim eurent lieu le 30 novembre

Le 7 janvier à l'aube un bruit de tonnerre continu nous réveilla, c'était la préparation de l'artillerie allemande qui précédait leur contre-attaque.

C'est ce même matin que j'ai assisté en retrait de mon père à la conversation suivante :

Le Commandant : « *Mauvaise nouvelle, monsieur le Maire, j'ai reçu l'ordre de sacrifier le Bataillon pour sauver Strasbourg* ».

Mon père : « *Quel sort attend la population civile ?* ».
« *Vous serez sacrifié avec nous !* ».



Commandant COFFINIER

Les contacts entre le Commandant et mon père étaient facilités par la proximité, quinze mètres séparaient la mairie où se trouvait le P.C. et la maison Schmutz Adolphe où nous étions encavés. La situation s'aggravait d'heure en heure. Mon père se sachant considéré comme un traître aux yeux des Allemands, envisage sa fuite à travers les lignes de combat. Il n'était pas seul dans cette situation car, trois ou quatre « *Malgré-Nous* » qui lors d'une permission n'avaient pas regagné leurs unités, encourageaient les mêmes risques et, c'est dans la nuit du 9 au 10 janvier qu'ils ont tenté de forcer les lignes allemandes mais sans y parvenir et c'est la mort dans l'âme que mon père est rentré à la maison.

Les craintes de mon père étaient absolument fondées car, lors de l'arrêt des combats, le 11 janvier vers 8h, un *Feldwebel* accompagné d'un homme de troupe « *armés jusqu'aux dents* » se présentaient à l'entrée de la cave :

« *Wo ist der französische Bürgermeister ?* »

Dans la cave entouré par nous tous mon père répond : « *ich bin es !* »

Réponse : « *Warum hat man Sie noch nicht erschossen ?* »

Je regardais mon père monter et je m'attendais à entendre une rafale de pistolet mitrailleur, mais rien ne se produisait. Relâché après plusieurs jours d'interrogatoire, il est rentré avec l'obligation de ramasser les soldats français tombés au champ d'honneur et de les convoyer au cimetière.

Lors de cette terrible nuit du 10 au 11 janvier notre grange ainsi que les étables des vaches et des chevaux ont brûlé, les animaux n'étaient que de gros rôtis au matin du 11, mais personne ne pouvait intervenir, ça tirait sur tout ce qui bougeait.

Une vision apocalyptique nous attendait en sortant de la cave, mais la peur de mourir à tout instant s'éloignait, les bombardements avaient cessé !



A quelque distance, devant le restaurant « *Au Bœuf* », j'ai pu apercevoir le rassemblement des prisonniers et leur départ pour GERSTHEIM sous le commandement de leur chef, encadrés de soldats allemands en armes, alors qu'une section allemande leur rendait les « honneurs ».

De ces moments, je me rappelle également m'être trouvé à côté d'un soldat allemand qui tout à coup dégainait sa baïonnette. Je m'inquiétais de ses intentions mais, il s'agenouillait et piquait furieusement la glace dans le caniveau pour en extraire un petit biscuit de guerre français et l'avalier goulûment. Dieu qu'il avait faim !

Après sa libération, mon père était devenu une Personne et c'est ainsi qu'avec un attelage d'emprunt nous avons sillonné les champs à la recherche des cadavres.

C'est en direction du canal que nous avons ramassé des cadavres de très jeunes soldats, qui essayaient de tirer en se protégeant derrière les silos de betteraves, ils étaient tous morts d'une balle dans la tête.

Enterrés en fosse commune, ils furent déterrés par des soldats allemands et mis dans des tombes individuelles. Une exhumation a eu lieu au printemps 1946 pour essayer d'identifier les soldats inconnus. Lors de cette opération, j'ai assisté en compagnie de mon père à une scène particulièrement pénible ; une mère reconnaissant le cadavre en décomposition de son fils à ses chaussettes, elle en coupa un petit bout et le mit dans son sac.



*Cimetière de Kogenheim, 2014 :
Au 1^{er} rang Madame Teboul et Jean Gilbert
à droite, Roland Weber*

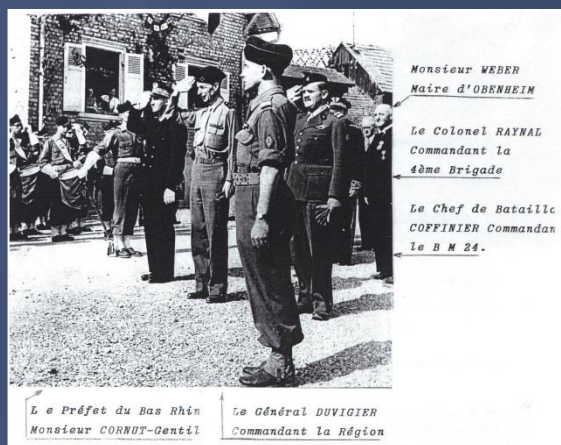
Plus tard les corps ont été restitués à leur famille, les inconnus et les corps non réclamés par la famille ont été transférés au carré militaire de KOGENHEIM.

Dans l'ensemble, il m'est difficile de préciser le nombre de morts exacts, une section entière dans la cave du presbytère, un ou deux retrouvés brûlés dans l'incendie de la mairie. Lors du retour d'un prisonnier d'Allemagne et d'après ses renseignements, mon père et moi sommes allés à l'entrée de FRIESENHEIM retirer des ossements d'un soldat blessé qui s'était réfugié sous un *Dodge* et qui a brûlé avec le véhicule.

Ces ossements sont restés dans un cageot dans ce qui nous restait comme maison jusqu'à ce que l'on puisse leur attribuer un nom.

Puis arriva le printemps, il fallait remettre en place ce qui pouvait l'être.

Nous avons survécu, le travail reprenait dans les champs et nous affrontions les derniers dangers : des munitions de tout genres traînaient partout ».



Roland WEBER

ARMAND BOUHADANA (C.A.C. 4*)



Armand Bouhadana fut en janvier 1945 parmi les derniers à soutenir le siège d'OBNHEIM et fut pris par les Allemands les armes à la main plusieurs heures après la cessation des combats.

Engagé volontaire pour la durée de la guerre le 24 décembre 1942 dans les Corps Francs d'Afrique, il

participe aux combats d'Hyères, La Garde, Arles, Nîmes, Cernas, Lyon, Laves, Villersexel, Palante, Ronchamp et Giromagny.

Le 1^{er} janvier 1945, il est engagé en première ligne avec son unité à Benfeld puis envoyé à Boofzheim pour participer aux opérations défensives avec le B.M. 24.

Encerclées, les troupes se replient sur Obenheim où de violents combats ont lieu. Les hommes qui étaient sur le terrain se sont battus héroïquement pour défendre une terre alsacienne française.

Il a été blessé au matin du 10 janvier 1945 par des éclats d'obus et porté disparu.

Fait prisonnier avec le B.M. 24, il est interné au Stalag XIII D à Nuremberg et libéré par l'armée américaine le 8 mai 1945.

* Compagnie anti-chars de la 4^{ème} brigade équipée de canons de 57 et de mitrailleuses 12,7

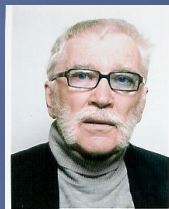


De gauche à droite : le 4^{ème} est René BAJAT
Et devant lui, main sur la hanche, Armand BOUHADANA

AU PETIT PONT, LES DERNIERS RESISTANTS

Armand BOUHADANA et René BAJAT

par Joseph SIGWARD, 4^{ème} Brigade



Le samedi 30 décembre, la Quatrième brigade est à GERBEVILLER ; le 2 janvier à BOLSENHEIM. Le B.M. 24 s'installe à OBNHEIM.

Après avoir repéré les lieux, COFFINIER, très logiquement estime que l'ennemi devrait arriver prioritairement par DAUBENSAND et

décide l'implantation d'un poste solide au petit pont d'OBNHEIM.

En conséquence il demande à la Brigade de lui prêter un groupe de combat avec un canon de 57 et une mitrailleuse de 12,7. La protection de ce groupe sera assurée par 15 à 20 voltigeurs du B.M. 24 commandés par un Sergent.

Le 9 des Allemands arrivent de DAUBENSAND et reçoivent un accueil qui les surprend. Dans les échanges le Sergent du B.M. 24 est tué.

Comme le veut le règlement, BOUHADANA, Caporal-chef, prend le commandement du groupe. Mais au petit pont, l'ambiance n'est pas bonne, la majorité des hommes veut se rendre et refuse son autorité.

Par trois fois les grenadiers allemands attaquent et par trois fois ils sont bloqués par le tir précis de la 12,7 servie par Armand et perdent des soldats.

L'ennemi n'insiste pas, le petit pont n'a pas d'intérêt. L'important c'est le village. Aussi, se déviant à droite ils partent vers le centre à travers les champs gelés.

La suite est connue...

Mais, juste après le dernier assaut allemand, les assiégés n'ont plus de grenades près d'eux. Compte tenu du climat psychologique, personne ne bouge.

Et là Armand prononce la phrase qui tue : « Allez René, montre-leur ! ».

Sans hésitation, BAJAT sort du trou en direction de la cache. Il est aussitôt abattu par un allemand rescapé de la dernière attaque et qui était resté dans la neige le long des peupliers.

BOUHADANA, enfermé dans sa rage et sa détresse, s'entêtera jusqu'à ce que COFFINIER, accompagné de deux parlementaires allemands avec drapeau blanc, lui ordonne au mégaphone de cesser le combat...

La citation à l'ordre du Corps d'Armée décernée à BOUHADANA rend à César ce qui est à César.

C'est Armand le héros et lui seul ! ».

Le 16 octobre 1944, lorsque je suis blessé sur la place de Mofans Vacheresse, c'est Armand Bouhadana qui me relève et me traîne au poste de secours où je suis réceptionné par Salvetti Titus et Santoni Ours. Je refuserai l'évacuation proposée et rejoindrai le groupe de l'école avec l'adjudant le Calvez.

J. SIGWARD



NOUS CHANTONS LA MARSEILLAISE

Caporal Jacques BENHAMOU

Radio 1^{er} échelon



« Je suis venu du Corps Franc d'Afrique dans lequel je me suis engagé avec l'autorisation de ma mère car j'étais mineur. J'ai fait la campagne de Tunisie, la prise de BIZERTE. La Tunisie libérée, j'ai bénéficié d'une permission de 8 jours pour aller à ORAN où j'habitais. Là, je suis allé au Quartier Général anglais dans le but de rejoindre le Général de Gaulle. Les Anglais m'ont délivré un ordre de mission pour aller au CAIRE (*Egypte*). Pendant le trajet en train dans un wagon à plate-forme, les Anglais m'ont pris par les bras et les jambes et m'ont fait voler en l'air 20 fois, car je venais d'avoir 20 ans. Ce fut une journée joyeuse et mémorable.

En arrivant à KAIROUAN, j'ai rencontré les Français Libres qui m'ont demandé de descendre du train. Dès mon arrivée, j'ai contracté un engagement dans les Forces Françaises Libres.

Affecté au B.M. 24, j'ai vu arriver quelques semaines plus tard nos copains SALINAS, SEBART, ALLOUCHE etc. et après la campagne d'Italie, tout le B.M.24. D'autres se sont engagés dans les villes de France. La suite, on la connaît...

Le débarquement en Provence, CAVALAIRE, HYERES, TOULON, LYON, les Vosges, l'Alsace. J'ai été blessé à GIROMAGNY lors de la prise du village, mais j'ai continué la bataille jusqu'en Alsace.

Mon impression première en arrivant à OBNHEIM est semblable à celle que nous avons eue en investissant les villes et villages que nous avons libérés. Il y a cependant en plus une tristesse due au froid et à la neige et une angoisse due aux bombardements.



*Poujol, Allouche Salinas,
Paperon, Masson et
Pijoine
- Fondation B.M.24-
Obenheim*

Cette impression dure les jours suivants.

Je ressens un grand silence et un malaise, surtout les nuits, et en tant que radio, sans arrêt en contact avec le P.C., je sens que ça ne va pas bien. Nous apprenons avec stupéfaction que nous sommes encerclés. Le simple Caporal que je suis ne comprend pas encore la gravité de la situation.

Je me rappelle que les armes qui nous étaient destinées ont atterri chez les Allemands lors du parachutage. Les « Tigre » nous tirent dessus sans répit, lorsqu'il n'y a plus rien à faire, nous rejoignons le poste de commandement sur ordre du Capitaine TENCE. Dans la cave de la mairie, nous détruisons tout le matériel et les archives. Je détruis même mes propres papiers car je suis juif. Je me fais appeler Jacques Vincent. Vient le plus dur.

Le Commandant COFFINIER décide de se rendre pour sauver les rescapés et la population. C'est un miracle. Un jeune Allemand essaie de nous botter le derrière, mais un Officier allemand l'en empêche.

Ils nous font les honneurs militaires en nous traitant de « S.S. Français », nous les Français Libres de la 1^{ère} D.F.L.

Grande tristesse, après tant de chemin parcouru avec gloire, laisser tant de plumes. Désespoir aussi, mais nous sommes jeunes et nous savons que les copains viendront nous libérer.

Nous sommes acheminés vers NEUF-BRISACH ; en traversant le Rhin, nous chantons tous la Marseillaise sous le regard médusé du *Feldwebel* silencieux, mais c'est avec les yeux rougis par les larmes et la rage au cœur.



*Obenheim, 2014.
Jacob BENHAMOU a été
fait Officier de la Légion
d'Honneur : il sera décoré
le 11 novembre 2014*

Nous sommes restés quelques semaines à STUTTGART au Stalag V A, puis nous avons été dirigés vers le Stalag XIII D à NUREMBERG. C'est pendant ce trajet que nous avons été mitraillés par l'aviation alliée. C'est un jeune camarade du wagon qui a pu se dégager et ouvrir la porte des wagons. Nous sommes sortis et avons fait une grande Croix de Lorraine avec nos capotes sur la neige. Le pilote a compris et nous a survolés en effectuant un battement d'ailes.

A NUREMBERG, les bombardements alliés continuent de plus belle, les surveillants allemands demandent des volontaires pour dégager la ville. Je n'ai jamais été volontaire pour ce travail, mais une fois, j'ai accepté avec mon ami DARMON juif aussi, et nous avons déblayé les gravats de la poste.

C'est là que nous avons décidé de nous évader. Avec un madrier sur nos épaules, nous avons traversé toute la ville sans être inquiétés pour autant. Hélas, quelques jours après, nous avons été repris et nous sommes retournés au Stalag.

Un Officier allemand nous a fait subir un interrogatoire serré ; nous avons eu 15 jours de cachot et ensuite nous avons retrouvé nos camarades du B.M. 24 au Stalag XIII D ».

Caporal Jacob BENHAMOU



EN ROUTE VERS LA CAPTIVITÉ : NOUS FORMONS DES CROIX DE LORRAINE

Jean GILBERT, 1^{er} R.A.



« J'appartenais, avec mon coéquipier et ami le Brigadier Ignace COMARMOND à l'État-major du Groupement de 105 du 1^{er} Régiment d'Artillerie... Nos missions consistaient à effectuer des reconnaissances pour repérer les futurs emplacements de batterie derrière les lignes et à établir des liaisons avec les Bataillons d'Infanterie pour

des tirs d'appuis et de barrages...

Le 7 janvier, nous recevons l'ordre de nous rendre à OBNHEIM avec notre command-car équipé d'un poste radio 608 et de nous mettre à la disposition du Commandant COFFINIER, chef de corps du B.M.24.

Nous arrivons sans encombre à OBNHEIM et nous nous présentons au P.C. (à la mairie) où l'on nous donne nos instructions : nous mettre en place en face de la mairie de l'autre côté de la rue devant la fromagerie, tirer une ligne téléphonique et recevoir ou passer les messages intéressant le B.M. 24.

Nous choisissons un endroit idéal pour nos émissions et réceptions et nous nous mettons au travail. Les conversations se font en phonie et en clair. Nous apprenons l'après-midi que nous sommes encerclés, mais nous ignorons que nous allons rester dans notre voiture jusqu'au 10 janvier à 21h.

Les jours suivants, nous envoyons des messages et nous en réceptionnons. Nous recevons également des obus et quand ça tombe trop dru, nous allongeons notre fil de micro et nous nous mettons à l'abri sous les escaliers de la fromagerie (....)

La journée du 10 janvier sera la plus pénible. Les Allemands nous envoient des tracts nous incitant à nous rendre : bien sûr, nous ne sommes pas d'accord. Les bombardements se font plus violents et plus nombreux.

Les avions nous parachutent vivres et munitions, mais le plafond bas ne permet pas une bonne visibilité et les trois quarts des parachutages tombent chez l'ennemi.

O BENHEIM : le sacrifice du B.M. 24

En fin de journée, un éclat d'obus s'incruste dans l'émetteur du poste radio après avoir coupé en deux le canon de notre carabine. La réception fonctionne, mais pas l'émission. Nous rendons compte au P.C. et l'on nous donne l'ordre de prendre nos armes individuelles et de nous poster aux fenêtres du premier étage de la mairie. Je prends l'arme d'un mort puisque la mienne est hors d'usage et nous nous rendons au premier étage. Des chars ont pénétré dans le village et l'un d'eux, posté près du temple, nous allume. Son tir a touché l'angle d'une fenêtre et nous nous replions au rez-de-chaussée. La mairie est en feu et nous descendons à la cave avec les autres occupants. Il est 21h ; nous sommes cueillis par les Allemands et les bras en l'air, nous sortons un à un. C'est hallucinant : de chaque côté de la porte, des Allemands casqués, bottés et la capote jusqu'aux talons, la mitrailleuse en position de tir. Et O BENHEIM qui brûle !...

Nous sommes rassemblés et craignons le pire. En colonne, nous sortons d'O BENHEIM et nous sommes arrosés par nos propres obus !!!

Le dernier message que nous avons transmis a été : « *tir de barrage tout autour du village* ». Nous nous sommes rendu compte que le 115 claquait sec. Nous avons passé la nuit à GERSTHEIM et le 11 janvier au matin, par camion, puis par train, nos geôliers nous ont fait traverser le RHIN. Nous descendons du train à DENZLINGEN puis, à pied, nous gagnons WALDKIRCH. Nous y sommes interrogés dans un bâtiment en ville. Nous sommes une dizaine à attendre notre tour dans le hall.

Un Sous-Officier du 1^{er} Régiment d'Artillerie, Jean GUGENHEIM, veut aller aux toilettes ; la sentinelle lui balance un coup de crosse dans le dos. GUGENHEIM se retourne et envoie un direct dans la figure de l'Allemand ; celui-ci épaule et tire en direction du rebelle. Heureusement, l'un des nôtres a le réflexe de lever le canon du fusil et le coup part dans le plafond. Aussitôt, c'est le branle-bas de combat et les Allemands arrivent de tous les côtés. Nous n'avons pas encore été fouillés et certains d'entre nous se débarrassent de grenades. Quatre ou cinq jours plus tard, nous quittons WALDKIRCH à pied pour DENZLINGEN.

En train, nous nous dirigeons vers le Nord. Arrêt à la gare d'OFFENBURG où nous subissons un bombardement allié. Puis, nous continuons le voyage. Dans les environs de BONDORF, le train est mitraillé par des chasseurs alliés : les Allemands se sauvent et nous laissent enfermés dans les wagons.

L'un des prisonniers réussit à sortir et nous ouvre les portes. Nous sortons précipitamment et avec nos capotes, nous formons des Croix de Lorraine. Le mitrillage cesse mais il y a eu des morts et des blessés. Un avion est abattu et nous voyons le pilote descendre en parachute. Nous attendons dans la neige le remplacement de la locomotive et nous repartons vers STUTTGART où nous serons internés au Stalag V B à LUDWIGSBURG.

Dans ce colis, il y a du nescafé et nous réussissons à faire chauffer de l'eau dans une boîte de conserve. A cet instant survient un gardien qui donne un coup de pied dans la boîte : l'eau chaude se répand à terre. Nous ne boirons pas de bon café aujourd'hui. Ignace COMARMOND, à bout de forces, échange sa montre achetée au Caire contre une boule de pain ; il partage avec moi et nous sommes rassasiés pour un temps. Au bout d'une semaine ou deux, je ne me souviens plus exactement, nous quittons LUDWIGSBURG en train et nous arrivons à NUREMBERG. Nous sommes conduits au Stalag XIII D où nous retrouvons des prisonniers de 1940. L'accueil n'est pas des plus chaleureux. (...)

Camp de Prisonniers de guerre
M- STALAGER V.A Date 23-1-45
(Remplir No. du Camp, selon les instructions du Commandant)

Je suis prisonnier de guerre en Allemagne et en bonne santé —
~~complètement blessé.~~

Nous serons transportés d'ici dans un autre camp au bout de quelques jours. N'écrivez jusqu'à ce que je vous donnerai la nouvelle adresse.

Meilleurs souvenirs

Prénom et nom de famille: JEAN GILBERT
Rang: 1^{re} CLASSE - 3344
Détachement: 1^{er} R.A - 1^{er} D.F.I.
(Aucun autre détail. — Ecrivez lisiblement)

C'est alors que, devant l'avancée des alliés, les Allemands nous évacuent vers le réduit bavarois. Après maintes péripéties et notre refus de construire un fossé antichar, nous sommes pris à partie par les jeunesses hitlériennes ou par les vieux du Volkssturm. Nous sommes entre NUREMBERG et MUNICH. Nous n'entendons plus le canon et, avec Ignace et deux autres camarades, nous décidons de nous évader.

Le 18 avril, après la distribution des vivres (*une boule de pain et une boîte de viande pour huit*), avec l'aide de camarades du convoi qui détournent l'attention des sentinelles, nous quittons un à un ce convoi et nous nous dirigeons vers un bois situé tout près en contrebas.

O BENHEIM : le sacrifice du B.M. 24

Nous sommes quatre, le Brigadier-Chef Jules HENNEBELLE, le Brigadier Ignace COMARMOND, Robert COLOMBE et moi-même. Nous avons une petite carte récupérée dans un immeuble à NUREMBERG et nous remontons vers le Nord. Dans l'après-midi, nous avons une route importante à traverser. Le Brigadier-Chef HENNEBELLE, qui est le plus ancien d'entre nous, nous donne l'ordre de nous cacher pendant qu'il traverse la route. Il s'élance en courant, mais à peine est-il de l'autre côté de la route, qu'une voiture de S.S. arrive et le capture. Nous assistons, impuissants, à ce coup du sort. Nous traversons à notre tour plus tard sans encombre mais nous avons appris que nous devons nous cacher le jour et marcher la nuit. Nous subsistons en arrachant des pommes de terre qui viennent d'être plantées et en buvant de l'eau des ruisseaux. La journée, nous nous cachons dans des plantations de sapins très serrés.

Le 19 avril, nous nous reposons dans une sapinière lorsque nous sommes réveillés par des tirs d'artillerie : nous sommes stupéfaits de voir à 100 mètres de nous des Allemands qui s'affairent autour des pièces d'une batterie. Nous quittons en vitesse cet endroit et nous nous astreignons à plus de prudence.

Le 20 avril, nous avons traversé les lignes allemandes et nous trouvons les Américains. Ignace les interpelle en anglais pour éviter qu'ils nous tirent dessus comme sur des lapins : nous sommes libres !

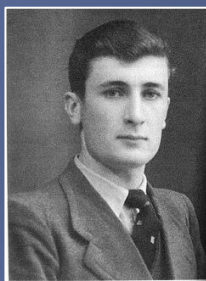
Le 21 avril, nous escortons des prisonniers allemands jusqu'à MANNHEIM et nous nous présentons à la base française 901/4. Nous profitons d'une voiture qui se rend à BEAUNE via NANCY et DIJON. Arrêt à NANCY pour le casse-croûte. Il y a un centre d'accueil de la Croix-Rouge où l'on distribue des vivres.

Nous nous y présentons, mais un Officier, Naphtalindard, prétend que ces vivres sont réservés aux prisonniers de 1940 et que nous n'y avons pas droit. Nous allons faire un scandale, mais une dame nous fait signe et nous remet, en douce, le double de la ration normale.



Robert COLOMBE nous quitte. Il rejoint sa famille dans les Ardennes.

Ignace COMARMOND et moi reprenons la route pour BEAUNE.



Le commissaire de gare nous indique que notre Unité est dans les Alpes-Maritimes et qu'un train de permissionnaires part le lendemain à 4h.

Des Légionnaires de la 13 D.B.L.E. nous offrent à boire et, à quatre heures, le 27 avril, nous partons pour NICE.

De NICE, nous rejoignons CAP D'AÏL où se trouve l'E.M. du 1^{er} R.A. Nous y arrivons vers 21h et nous nous présentons au poste de garde où le fonctionnaire tombe des nues : « *Vous êtes déclarés morts* », nous dit-il *.

Il téléphone au chef de poste qui prévient le Colonel BERT, commandant le 1^{er} R.A., qui dîne avec les Officiers à l'Eden Hôtel. Nous sommes aussitôt invités au repas et nous nous retrouvons à table, sales et pleins de poux. (...)

Le lendemain, nous sommes dirigés vers le centre de rapatriement de VILLEFRANCHE-SUR-MER. Visite médicale, papiers etc. Ensuite, nous sommes habillés de neuf. Puis ce sera une prise d'armes pour nous décorer de la Croix de Guerre et nous serons envoyés en permission pour trois semaines.

Le 8 mai 1945 nous y trouvera.



Le Colonel Bert décore de la Croix de Guerre
Jean Gilbert et Francis Ruffier-Monnet
au Cap d'Aïl le 25 avril 1945

Mon ami Ignace COMARMOND, qui est devenu mon cousin en 1946, nous a quittés en 1985. Il a quitté ce monde sans jamais être retourné dans son île Maurice natale. Depuis 1946, il enseignait l'anglais dans un collège privé de Lyon ; ses diplômes n'étaient pas reconnus par l'Éducation Nationale, car il était sujet de sa Gracieuse Majesté. Après bien des difficultés, il a obtenu la nationalité française ».

* Nos noms sont inscrits dans le IN MEMORIAM de la 1^{ère} D.F.L.



RENCONTRE AVEC LES PRISONNIERS DE 40

Louis CHAVANON, B.M. 24

« Au bout d'une semaine, nous changeons de Kommando. Un train nous emmène, via OFFENBURG, BONDORF, STUTTGART, à LUGWIGSBURG, à 210 km de WALDKIRCH.

Par -20°C, nos gardiens nous enferment dans des wagons à bestiaux.

Nous sommes environ 70 par wagon, fermé de l'extérieur. (...) A OFFENBURG, des avions alliés survolent la gare. Ils ne bombardent pas. Nous en sommes pour notre frayeur. En rase campagne, dans la région de BONDORF, la chasse anglaise survole notre train. Il s'arrête dans un formidable bruit de ferraille, de crissements de freins.

Il faut faire vite pour indiquer aux aviateurs que nous sommes des prisonniers alliés. Le plus petit d'entre nous réussit à passer par la trappe d'aération. Il déverrouille les portes de nos wagons. Nous nous précipitons en contrebas des voies. Nous disposons, rapidement, nos capotes pour dessiner une Croix de Lorraine.

Un hurlement guttural rassemble, sur le terre-plein le long des voies, les gardes allemands affolés.

La chasse revient. Elle mitraille le convoi et s'acharne sur les Allemands. Après un dernier passage, les avions repartent. Nous déplorons la mort de cinq de nos camarades. Nous avons cinq blessés. La rapidité avec laquelle nous réussissons à faire ce qu'il faut pour tenter de sauvegarder notre vie est incroyable. Dans les wagons où sont enfermés des civils, il y a de nombreux morts.

Je me trouve avec mon copain près de la locomotive. Elle est éventrée. Dans le wagon qui est derrière la machine, des bidons de lait sont crevés. Nous appelons nos camarades afin de partager ce lait. Nous allons jusqu'à une ferme, toute proche, où nous mangeons une pomme. De là, sans escorte, car les survivants allemands se sont enfuis, nous regagnons BONDORF. Pendant notre marche nous apercevons des femmes allemandes qui nous montrent le poing. Nous marchons dans 50 cm de neige. Lorsque nous atteignons BONDORF, des soldats allemands se précipitent et nous rassemblent dans une école dont les murs sont tapissés de photos d'Adolf Hitler.

En fin d'après-midi, nous sommes reconduits à la gare.

Le long du parcours, nous voyons des civils qui paraissent très tristes. Certains cherchent à nous donner des pommes. (...)

Au Stamlager V.A

Nos conversations sont axées sur les combats d'O BENHEIM. L'un raconte qu'il est le seul à être sorti vivant de la cave dans laquelle il était en poste avec sa mitrailleuse. Un autre qu'il n'a été fait prisonnier que le 11 janvier. Mon ami Gérard ne s'est rendu à l'Officier allemand « *que sur ordre de notre Commandant et en sa présence* », nous dit-il.

Nous avouons avoir pleuré, non de peur pour la suite des événements, mais de dépit, de tristesse, nous « *les nouveaux* » qui nous pensions invincibles, et qui l'avions prouvé dans la bataille des Vosges et plus particulièrement lors des violents combats pour la prise de la Chapelle de RONCHAMP. (...)

Transfert à Balingen

Notre train fait une halte dans une gare que nous supposons être STUTTGART. Il ne reste que des tas de gravas, des pans de murs. Le trajet se poursuit par *Nurtingen, Metzingen, Reutlingen, Tlibingen*, jusqu'à BALIGEN, terme de notre voyage (...), distante de LUDWIGSBURG d'environ 310 km.

Nous débarquons des wagons vers minuit. Nous traversons, à pied, toute la ville, sérieusement éprouvée par l'aviation alliée. Après plusieurs heures de marche dans la neige, nous arrivons au camp. Il est occupé par des prisonniers de 40.

Dans la baraque où nous passons avant d'être répartis dans les chambrées, nous voyons une grande affiche de Pétain placardée au mur. Le bruit que nous faisons en entrant dans les baraques réveille ceux qui dorment. Ils sont éberlués à la vue de nos Croix de Lorraine : « *Vous êtes des Gaullistes ?* ».

La politique de Laval avait conduit ces Français à croire que nous étions des repris de justice, des tueurs à gages. Nos anciens, car j'ai rejoint la 1^{ère} D.F.L. après le débarquement de Provence, leur expliquent l'épopée de notre Division, les conditions dans lesquelles nous avons été fait prisonniers. Pendant les explications, un des anciens prisonniers d'origine italienne, habitant Brest, nous fait cuire des pommes de terre.

Quel régal ! D'autant qu'il nous sert un bon café et un copieux casse-croûte. Au moment de leur départ pour l'usine, nous leur demandons en montrant une photo de Pétain accrochée au mur : « *Qui c'est ça ?* ».

Nous leur serrons la main ».

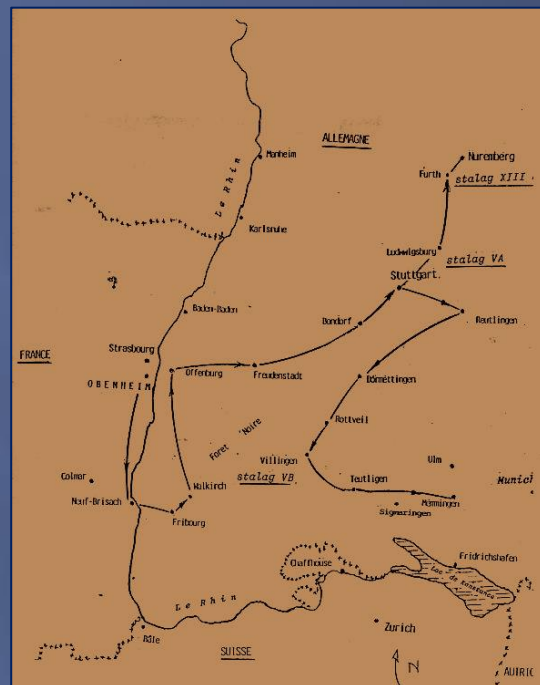


« JE ME SOUVIENS, ET VOUS AUSSI »

André SEBART, B.M. 24

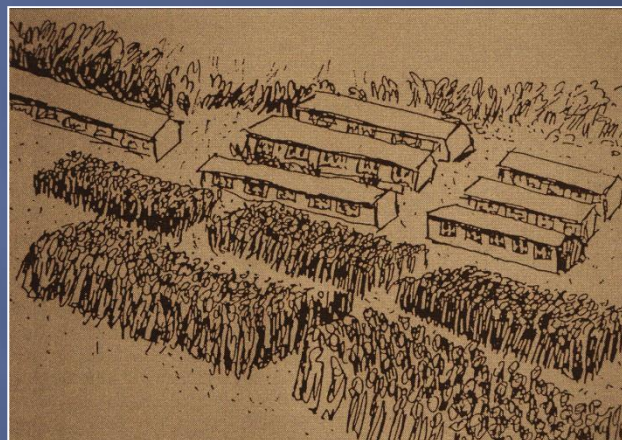
Je me souviens, et vous aussi :

- Que, au cours de notre épopée prestigieuse, nous chantions que nous voulions porter haut et fier le beau drapeau de notre France entière, et que nous serions là pour mourir à ses pieds.
- Que dans un petit village d'Alsace, obéissant à l'ordre de « TENIR SANS ESPRIT DE REcul » notre Bataillon disparaissait entre le 1^{er} et le 11 janvier 1945 sous des tonnes d'obus dans une tragique tourmente.
- Que faute de moyens nous regardions mourir nos amis de combat, et que le nez contre un mur, mains en l'air et mitrailleuse dans le dos, c'était la fouille, le vol, sous le regard triomphant des nazis.
- Qu'il faut avoir connu pareil enfer, ou il faut l'imaginer pour comprendre ce que signifie le mot «TENIR».
- Que nos morts sous la neige entre Obenheim et Boofzheim, regardaient les survivants partir vers la captivité sans que nous puissions leur rendre un dernier hommage.
- Du camouflage avec des draps blancs (*pris dans les armoires alsaciennes*) que portaient les cadavres allemands qui jonchaient la neige tachée de sang.
- Qu'il faisait entre -15 et -20° au dessous de 0° et que le croassement d'un vol de corbeaux nous escortait.
- Que nous n'avions pas l'intention de nous soumettre facilement et que nous chantions la Marseillaise lors du passage du Rhin.
- Des interrogatoires particulièrement musclés du 13 au 18 Janvier 1945 que nous subissions avec les miliciens français à Deuzligen et au camp de Waldkirch où nous trouvions de bons petits bourgeois avec une quantité de repris de justice.
- Que dans certains cas les Allemands devaient intervenir pour calmer l'ardeur de ces héros endoctrinés par une folle idéologie.
- Subitement de l'apostrophe de César à Vercingétorix « VAE VICTIS » malheur aux vaincus.



- D'un autre drame, le transport Waldkirch, Offenburg, Stuttgart, Ludwigsburg, où le 21 janvier 1945 notre train fut pris en enfilade et mitraillé par l'aviation alliée près de Bandorf, et que parmi nous il y avait 9 tués et 5 blessés graves et que c'est à PIERLOT et AVEANT qui réussirent à sortir par un soupirail de nos wagons écuries en faisant sauter les barbelés et ouvrir une porte que nous devons notre salut. Les hommes se sont répandus le long du convoi pour ouvrir d'autres wagons, et à l'initiative de quelques sous officiers une grandiose croix de lorraine prit forme en quelques secondes sur la neige à l'aide de nos vêtements et le mitraillage allié cessait avec un battement d'ailes qui voulait dire « *bien compris* ».
- Qu'il y a des morts civils également, c'est l'horreur partout, la locomotive flambe. C'est la débâcle chez les convoyeurs du train.
- Que le partage d'une boule de pain « *Ersatz brot de 1k400* » en sept parties rigoureusement égales était une opération de savoir faire que seuls les prisonniers du monde entier connaissent très bien même sans couteau, et que pour les Evadés de France par l'Espagne, c'était mieux que la ration de ses prisons.

- Des grandes écuries de Ludwisburg au stalag VA ou avec ses châlits à trois niveaux, à deux hommes par compartiment et tête bêche nous découvriions l'univers concentrationnaire nazi.
- Du départ pour Nuremberg et Furth d'une grande partie d'entre nous ou en deux jours et quatre bombardements, les rescapés d'Obenheim perdaient 23 des leurs au cours du ramassage des morts civils ou déblaiement des ruines.
- Qu'à Dormettingen, je devenais le matricule DG 20484
- Que nous avions droit à un grand DG peint en blanc sur les jambes de pantalon et dans le dos : DG voulant dire De Gaulle.
- Que l'ordre de tirer sur les prisonniers Gaullistes qui s'éloignaient de leur baraque était de rigueur et interdiction formelle de communiquer avec les prisonniers de 1940, les KG.
- Qu'il faisait froid, qu'il pleuvait, qu'il neigeait, que nous avions faim et soif que nous marchions des journées entières quel que soit le temps.
- Du départ du Sergent PICHOT et de l'Adjudant chef NOGUES, morts d'épuisement, l'un à Ludwisburg, et l'autre à Menningen.

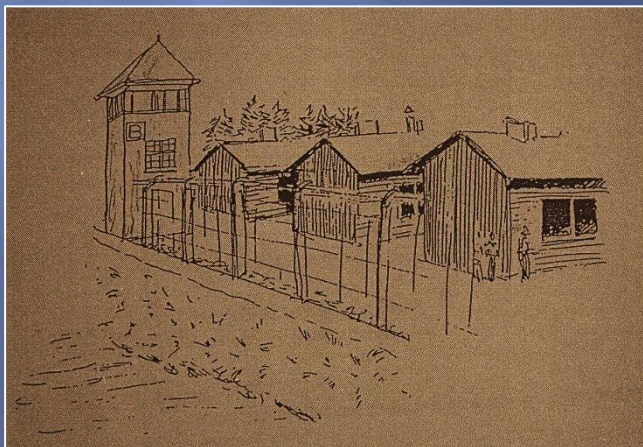


STALAG V B – VILLINGEN
Crédit ill. : André Sébart

- Que quelques kilomètres avant l'arrivée au stalag VB de Villigen, une partie de notre groupe s'effondrait fourbu, exténué, y compris nos gardiens du Volkssturm qui avaient l'âge de nos grands-parents : il n'était plus question de «*schnell-schnell*» (*vite*) et des aboiements d'insultes.
- Que nous croisions des colonnes de déportés, les rayés, les tondus certes plus malheureux que nous.
- Qu'après Sigmaringen nous arrivions à Menningen où nous formions un troupeau de 300 prisonniers de toutes nationalités sous un chapiteau de toile avec pour matelas des branches de sapin et des sanitaires introuvables, et que malgré nos malheurs nous chantions tous les airs de jazz du moment et que la libération approchait.
- De l'épais silence du 26 avril 1945 subitement brisé par le bruit du canon à l'approche des chars américains, la fuite des gardiens : c'était l'hallali des nazis qui sonnait.
- De l'arrivée, un certain 1^{er} mai en gare de l'Est à Paris : il neigeait, je n'avais pas un centime en poche mais une feuille de route pour rejoindre la Première Division Française Libre dans le Sud-Est.

*Ainsi naquit, vécu et sut mourir notre
« Bataillon de Marche 24 »*

STALAG V B – VILLINGEN
Crédit ill. : André Sébart



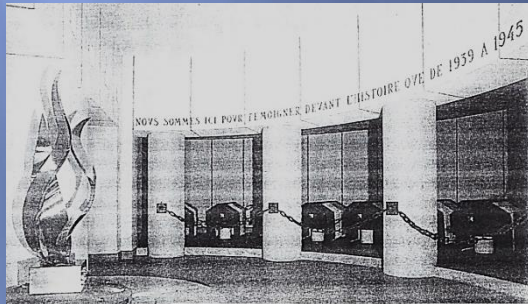
MÉMOIRE D'UN BATAILLON DE LA FRANCE LIBRE



Jacob Benhamou,
Sabin Salinas
et Robert Clairin



Section Voltige du B.M. 24



Crypte du Mont Valérien où repose le soldat
Noukoun-Kone, mort pour la France en Provence



Photo retrouvée dans l'une des musettes
abandonnées à Obenheim par les soldats du B.M. 24



Blindés sur guêtres américaines
Voyez nos belles dégaines
Nous avons dans not' peau d' marsouins
Un coeur à ressort à boudin
On marche, on marche, on en peut plus
Mais ça fait rien, on continue
Le sac est lourd, les pieds font mal
Mais on garde le bon moral.

Dans le pays de Cléopâtre,
Naquit notre B.M.24,
Nous inscrivons sur nos drapeaux
Des faits dignes de vrais héros
Bien d'entre nous n'sont pas barbus
Mais les boches se sont aperçus
Que nous étions vraiment des hommes
Du Garigliano à Rom'.

En débarquant sur notre terre,
Nous n'aurions pas pour prendre Hyères,
Laisse la moitié d'notre peau,
s'il n'y avait pas eu le Gapeau

Robert CLAIRIN (Paroles et Musique)

Après un bon jour à Toulon,
Nous avons occupé Lyon,
Continuant not' petit effort
Demain nous serons à Belfort

A vous que l'on croise en chemin,
Approchez-vous, Écoutez bien
Ce qui me rend le coeur à l'aise,
C'est que j'ai, ne vous en déplaie,
Dans mon pays, une payse
Quoi que l'on fasse, quoi que l'on dise
C'est bon de songer, de temps en temps
À une payse qui vous attend

Refrain

Marchons au pas
Joyeux soldat
Marchons, en s'en f'sant pas.
L'étape est peut-être lointaine,
Levons les têtes, rentrons bedaines,
Pour ceux qu'on aime allons combattre,
En avant ! B.M.24



Lt Andriot



Jean Leroy



Angelo CRIPPA



Cimetière d'Obenheim
Tombe du soldat Messenger, à droite



Chelles, 24 Septembre 1945 - le Général de Gaulle serre la main
du Commandant Coffinier, défenseur d'Obenheim

LA FONDATION B.M. 24 - OBNHEIM

Les Anciens du B.M. 24 ont fondé une Amicale en 1980, placée sous l'égide de l'amicale des anciens de la 1^{ère} D.F.L. sise à Paris.



Sous l'impulsion de M. Sabin SALINAS vice-président, est ensuite décidée la création d'une Fondation B.M.24 (Association type loi 1901), projet auquel sont associés les élèves de l'école primaire d'Obenheim.

Le conseil municipal du 24 mars 1982, sous la présidence de M. Bischoff,

Maire, autorise le siège social de la Fondation B.M.24 à la mairie d'Obenheim.

Vers les années 1988/89 le vieillissement des Anciens pose cependant la question de sa pérennité.

M. Louis CHAVANON émet le premier l'idée de transférer la Fondation à la Mairie d'Obenheim avec l'assentiment du colonel GRANIER qui demande à ce que le maire d'Obenheim soit statutairement le président de la Fondation.

Le 6 mars 1992, l'A.G. remet la Fondation à la mairie d'Obenheim. Après modification des statuts, la Fondation est transférée à la mairie d'Obenheim sous la dénomination Fondation B.M.24 – Obenheim.

Le maire, M. KARST en devient le président, et M. Sabin SALINAS, Président d'honneur.

Nommé citoyen d'honneur d'Obenheim en 1992, M. SALINAS a donné son nom, en 2006, à l'Ecole primaire d'Obenheim.

L'activité principale de la Fondation est « la préservation du souvenir des combats » et la distribution des prix aux enfants organisée annuellement.

L'objet de la Fondation est également de participer à l'éducation intellectuelle, physique et morale des enfants de l'école d'Obenheim. Depuis sa création la Fondation a ainsi investi 60.000 euros au profit des élèves (séjours scolaires, classes de neige...).

Elle participe également au devoir de mémoire auprès des élèves : dépôt de gerbe le 11 janvier au monument aux morts et intervention des anciens auprès des élèves du CM1/CM2 ; DVD pour le 60^{ème} anniversaire de la Bataille d'Obenheim, ainsi que différentes expositions philatéliques sur La Première et la Deuxième guerre mondiale.

La Fondation compte aujourd'hui 350 membres inscrits.

Mme Pefferkorn en a été nommée directrice en février 1993.

L'Association "Fondation BM 24 - Obenheim a été créée le 22 mars 1982 par Sabin SALINAS afin de rappeler l'héroïsme de nos compagnons morts ou disparus pour l'ultime défense de Strasbourg, en janvier 1945.

Elle organise chaque année une rencontre avec les Anciens du B.M. 24 à laquelle participe l'Ecole Sabin SALINAS.

La Fondation a édité en 2004 l'ouvrage "La Bataille d'Obenheim 4-11 janvier 1945", disponible auprès de la Fondation.



La majorité des témoignages et des photographies illustrant cet article ont été mis à disposition par la Fondation B.M. 24- Obenheim

LES ACTIONS DE LA FONDATION

- Soutien 2014-2015 au projet « Villes et Villages Libres avec la 1^{ère} D.F.L. » et obtention du Label national du 70^{ème} anniversaire des combats pour la Libération
- 3 éditions de « la Bataille d'Obenheim » (5.000 ouvrages au total)
- Mise en place à la mairie d'une plaque commémorative avec un poème de M. Maurice Druon dédié aux anciens du B.M. 24 et aux habitants du village.
- 7 bureaux de poste temporaires, 2 flammes postales permanentes
- Réalisation d'un PAP avec la participation au concours de dessins en 2005 des élèves de CM1/CM2 des écoles de Kogenheim, Obenheim et Rhinau avec pour thèmes : « la paix dans le monde » (5.000 enveloppes) et « l'Europe » (5.000 enveloppes)
- Un bureau de poste temporaire et l'impression par l'imprimerie nationale d'un PAP avec le thème « la mémoire partagée » (50.000 enveloppes) a été offert par le ministère de l'industrie et des finances.



2014 - Remise de prix aux élèves de l'école Sabin Salinas

OBNHEIM : le sacrifice du B.M. 24

NUIT NOIRE SUR OBNHEIM

Croyez-moi ! maintenant je peux vous le dire,
 Nous étions courageux... même très courageux.
 Si nous avons succombé au poids de la mitraille,
 Ce n'est pas parce qu'ils étaient les plus forts .
 Non ! Ils étaient trop nombreux pour nous .
 Nous n'avions pas de chevaux d'acier,
 Que nos fusils et de modestes grenades.
 La lutte était inégale et nous devions
 Perdre cette bataille dans l'injustice de la guerre.
 Avant que l'aurore apparaisse à l'horizon
 Nous avons rendu nos armes et nos âmes avec.
 L'Alsace venait d'être mutilée d'un arpent de terre
 Qui lui appartenait et qu'elle n'avait pas oubliée.
 Nul écho ne peut réparer le naufrage
 D'une jeunesse engloutie, couchée sur les flammes
 D'un village qui incinérât sa patrie.
 Pourquoi le dire... ce nom d'Obenheim
 Résonne en moi comme la voix d'un ami.
 Je regarde à travers lui le gravage du temps
 Qui a fait sonner le silence de la paix.
 Nous venions de loin, de l'Afrique, de l'Aisne, de
 Bourgogne,
 Un seul drapeau guidait nos pas, celui de la liberté.
 Pardon d'avoir violé ta terre, un instant, rien qu'un
 instant,
 C'était pour la défendre et te la rendre à jamais
 Pour que tu gardes près de toi son miroir dans ta
 maison.

André CAYON, B.M. 24



Cimetière d'Obenheim : le Colonel DELANGE
 rend les honneurs aux disparus du B.M. 24
 Crédit photo A.D.F.L.

« Le sacrifice d'Obenheim n'aura
 pas été vain. Pendant les heures
 tragiques qui verront l'anéantissement
 du B.M. 24, la défense du secteur a pu
 se renforcer.



Obligés de rassembler autour du malheureux village
 toutes les forces dont ils disposaient, aussi bien la
 brigade blindée Feldherrnhalle qui tente le passage
 de Krafft que les troupes d'infanterie assiégeant
 Herbsheim et Rossfeld, les Allemands n'ont pu
 maintenir leur poussée sur ces deux points.

La défense s'étoffe et se réorganise, et, lorsque le
 13 Janvier, l'ennemi dans un ultime effort, tente de
 percer cette barrière de l'Ill qu'il assiège depuis le 7,
 ses assauts seront repoussés si brutalement
 qu'aucune autre tentative n'aura lieu, et que
 STRASBOURG, cette fois, sera définitivement
 sauvée. »

Général GARBAY

Message du Général LECLERC à GARBAY :

« Bravo, mon vieux. En somme, la 1^{ère} D.F.L. aura
 probablement sauvé Strasbourg après que la 2^{ème}
 D.B. l'a prise. J'espère que cela ne t'a pas coûté
 trop cher. Félicite tout le monde de notre part et
 n'hésite pas à faire connaître toute la vérité ».



Fête de la Libération à Obenheim, le 22 juillet 1945



Obenheim - Fête de la libération -
 Colonel RAYNAL, commandant la 4^{ème} Brigade
 de la 1^{ère} D.F.L.

CHEMINS DE MEMOIRE



2011 - Alfred Froeliger devant la stèle du B.M. 24



Monument en hommage à la 1^{ère} D.F.L.



OBNHEIM



Monument de la 1^{ère} D.F.L. à OBNHEIM
Rencontre des Anciens en 2011

En 2014, la municipalité de STRASBOURG commémorera le 70^{ème} anniversaire de sa Libération par la 2^{ème} D.B. et de sa Défense par la 1^{ère} D.F.L.

Pour rendre hommage au valeureux Bataillon de Marche 24, la municipalité de Strasbourg a décidé de donner son nom à la partie de la route d'Oberhausbergen située à proximité du cimetière militaire et de la Place du Souvenir Français à Cronenbourg.



2014 - Cimetière militaire de Kogenheim
Le Maire Rémi Schenk



2014 - Remise des prix par les Anciens du B.M. 24 aux élèves de l'école Sabin Salinas



7 - 11 janvier 1945 - DEFENSE DE STRASBOURG

OBNENHEIM : le sacrifice du B.M. 24



Chelles, 24 Septembre 1945 - le Général de Gaulle, et derrière lui le Commandant Coffinier, passent en revue les hommes du B.M.24



Sur les 772 combattants d'Obenheim, 12 se sont échappés (mais nous savons depuis 2004 qu'un deuxième groupe de 65 personnes a pu rejoindre le B.M. 21 à Erstein).

412 ont été fait prisonniers, la radio allemande parle de 300 survivants. 41 morts sont officiellement enregistrés à la préfecture dont 2 victimes civiles.

Les archives étant toujours inaccessibles, ces chiffres sont totalement aléatoires et suscitent de vives discussions au sein du groupe des Anciens du B.M.24.

La liste de la préfecture est incomplète, car les combattants décédés durant le transport et les prisonniers morts en captivité n'ont pu être recensés.

Au cimetière divisionnaire d'Obenheim ont été rassemblées 35 tombes allemandes et 52 tombes françaises. Au cimetière de Kogenheim se trouvent les sépultures des hommes de la 2^{ème} D.B. et des soldats de la D.F.L. dont les corps n'ont pas été restitués aux familles.

5 sous-officiers se sont cachés chez l'habitant ainsi que :

- Jules Claquin chez Lilly Lauffenburger

- Nussilard chez Marthe Fischer

- Robert Bonnefoy chez Louise Thalgott

- un ancien retrouvé à Asfeld près de Reims (recherche du patronyme en cours)

OBNENHEIM 4 - 11 janvier 1945



Bataillon de Marche 24 / 1^{ère} D. F. L.



Crédit photo : Jean Pflieger

BIBLIOGRAPHIE

- La Bataille d'Obenheim 4-11 janvier 1945 - Fondation BM 24 - Obenheim, 2004
- Relation de la bataille d'Obenheim par Pierre COFFINIER, Commandant du B.M 24 [Lien](#)
- Carnet de route. De la Mer rouge au cœur de l'Allemagne. André SEBART (B.M. 24). Ed. à compte d'auteur.
- Les soldats oubliés de la 1^{ère} D.F.L. Pierre GRANIER. Les Presses du Midi, 2005
- Jules CLAQUIN (B.M. 24) - Sauvé de la captivité en Allemagne par Lily Lauffenburger lors de la prise d'Obenheim [Lien](#) Carnet de route [Lien](#)
- Charles PAPERON (B.M. 24) - Interview vidéo sur son parcours depuis son engagement dans les F.F.L à 14 ans [Lien](#)
- Claude DEVILLE (R.A.) - J'étais à Obenheim [Lien](#)
- Jacques MANTOUX (R.A.) - Récit des combats de Boofzheim et Obenheim [Lien](#)
- Pol PORTEVIN (Génie) - La défense du pont sur le canal, route de Gerstheim-Osthause [Lien](#)
- Souvenirs d'Armand BOUHADANA (C.A.C. 4), par Joseph SIGWARD [Lien](#)
- La 1^{ère} D.F.L. Les Français Libres au combat. Général Yves GRAS. Presses de la Cité, 1983
- Amicale du RIC-RIMa Page Facebook [Lien](#)

Blog Division Française Libre [Lien](#)
Fondation B.M. 24 - Obenheim [Lien](#)

Obenheim, nom à jamais illustré dans l'histoire de l'Alsace !
Obenheim, nom à jamais inscrit sur la carte de l'honneur Français !
Obenheim, étape héroïque de la liberté !
Le malheur, depuis quatre ans et demi, opprimait Obenheim.
L'humiliation, l'indignation, l'espérance, depuis quatre ans et demi, bouillaient dans Obenheim.
Un bataillon de Français libres, venus du bout du monde et du cœur de la France, arriva, sur son chemin épique, à Obenheim.
Et Obenheim devint, en sept jours terribles, l'un des noms du courage, du sacrifice et de la gloire.
Maurice DRUON

Plaque apposée à la Mairie d'Obenheim